

Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

- + Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.
- + Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.
- + Laat de eigendomsverklaring staan Het "watermerk" van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.
- + Houd u aan de wet Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via http://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

PRÉCIS

DES

OPÉRATIONS MILITAIRES

PENDANT

LES QUATRE MÉMORABLES JOURNÉES DE SEPTEMBRE, ET DANS LA CAMPAGNE QUI S'EN SUIVIT.

PAR KESSELS,

MAJOR D'ARTILLERIE, CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR, ETC.



Bruxelles,

CHEZ J. P. MELINE, LIBRAIRE, RUE DE LA MONTAGNE.

1831.



Digitized by Google

A MONSIEUR LE RÉGENT

DE LA BELGIQUE.

Monsieur le régent !

Vous avez daigné me prévenir, le 13 mars dernier, que vous aviez engagé la haute cour militaire à accélérer mon procès, néanmoins je me trouve encore dans la même position. Il y a 108 jours, que j'éprouve une sorte de torture morale; pendant 12 jours, il est vrai, j'ai été en liberté, sur parole, mais le substitut ou l'auditeur-général, a proposé et obtenu ensuite ma réincarcération aux Petits-Carmes.

Est ce là, j'ose le demander, Monsieur le Régent, est ce là la récompense des défenseurs de l'indépendance et de la liberté? Est ce là un stimulant pour des Belges qui ont tout sacrifié, qui n'ont point reculé devant la mitraille, ni devant l'échafaud déjà dressé pour eux, si le sort leur eût été contraire? Non, il ne peut y avoir là que de l'arbitraire, résultat d'une animosité personnelle! L'intrigue, l'envie, la calomnie, dénaturent mes actions: elles me font souffrir, elles me torturent, parce que ma franchise leur a déplu.

De deux choses l'une, ou je suis coupable, ou je ne le suis point; si je le suis, je dois être puni, mais on n'a pas le droit d'éterniser mes souffrances. Si je suis innocent, combien june parrestation aussi longue et aussi injuste ne doit-elle pas peser à mes persécuteurs?

Innocent ou coupable, j'ai le droit de réclamer prompte justice, et je la demande avec instance. Est-ce sous de frivoles prétextes qu'on tient sous les verroux, et pendant 108 jours, un officier supérieur qui a joué un rôle aussi actif dans le courant de notre révolution?

On craindrait (dira-t-on) l'effervescence populaire en

m'accusant de propos en faveur du prince d'Orange; y a-t-on bien songé? Le peuple de septembre m'a vu; il ne le croira pas. Je paraîtrai sans crainte devant des juges impartiaux, couvert de l'habit citoyen que je portais en septembre; je leur montrerai les cicatrices de la blessure que je reçus sur la Place de la Liberté, ainsi que les trous des balles hollandaises qui m'atteignirent au Parc. C'est sous ce costume que le peuple m'a vu payer ma dette à la Patrie: c'est dans ce costume que le premier, je volai, le 28 septembre, au secours de Louvain, et que je continuai la campagne avec mon artillerie. On ne vitpoint d'épaulettes ni d'habits brodés alors, mais on vit des patriotes répandre leur sang. Ceux qui me persécutent aujourd'hui s'y trouvèrent-ils?......

La nation saura juger entre moi, et ceux qui aujourd'hui s'arrogent le titre de patriotes. Elle est en droit de prononcer entre ceux qui ont bien mérité de la patrie, et ceux qui le lendemain intriguent pour recueillir les fruits de la victoire. C'est pour l'éclairer, cette nation, que du fond de ma prison, je publie un précis exact de mes opérations militaires pendant les quatre mémorables journées et la campagne qui les suivit. J'ai l'honneur, Monsieur le Régent, de vous en offrir un exemplaire; daignez, au milieu de vos graves occupations, en prendre lecture. Il est écrit avec simplicité et avec la franchise militaire; mais vous y verrez la vérité dans tout son jour. Elle me justifiera pleinement. C'est dans de pareils documens que l'histoire, dans son impartialité, recueillera un jour ses matériaux.

Agréez,

Monsieur le régent,

L'assurance du plus profond respect, etc., etc.

Le major d'artillerie, Signé: H. KESSELS.

Bruxelles, prison militaire, 22 mai 1831.

PRÉFACE.

IL est sans doute difficile, pour un homme qui a le sentiment de n'avoir fait que son devoir, de parler de lui-même; mais comme de nos jours une foule d'écrivains entretiennent le public de leurs hauts faits, et s'approprient les actes des autres, il importe de rendre à chacun ce qui lui est dû.

Le journal que je publie sur les événemens de la révolution belge, auxquels j'ai pris part, ne doit être regardé que comme une série de notes ou de souvenirs, écrits sans prétention, par un militaire qui raconte ce qu'il a vu; on peut compter d'avance d'y rencontrer la vérité; selon moi, c'est dans de semblables écrits que l'on recueille les meilleurs matériaux pour écrire l'histoire.

PRÉCIS

DES

OPÉRATIONS MILITAIRES

DU MAJOR D'ARTILLERIR

KESSELS,

CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR,

PENDANT

LES QUATRE MÉMORABLES JOURNÉES DE SEPTEMBRE, ET DANS LA CAMPAGNE QUI S'EN SUIVIT.

Aux premiers jours de septembre j'étais à Lyon: parcourant avec avidité les feuilles françaises; suivant avec attention les phases de la régénération politique de la France; et souriant à l'espoir de voir un jour déployer l'étendard de la liberté au sein de notre belle patrie. J'aimais à prévoir, que grâce à la révolution de juillet, le joug hollandais était près d'être brisé, et que l'exemple de Paris aurait des imitateurs, quand une nouvelle qui se répandit rapidement, m'annonça que la révolution belge était commencée en devançant ainsi mes prévisions sur l'époque probable du réveil popu-

laire. Abandonner les affaires particulières qui me retenaient dans cette seconde capitale de la France, me jeter dans une diligence pour venir partager les dangers de mes frères, fut l'affaire d'un instant et je foulais déjà le sol de la Belgique quand je pus me souvenir que j'avais même négligé d'assurer les intérêts que j'avais dans la ville que je venais d'abandonner si subitement; mais j'étais heureux, le Lion belge s'éveillait, était-ce le moment de s'arrêter à de semblables considérations?... J'étais à Bruxelles le 14; aussitôt arrivé, je me rendis près de la commission de défense de la ville, je lui remis mes titres constatant que j'étais né dans cette cité, et que j'avais servi en qualité d'officier d'artillerie, jusqu'au grade de capitainé inclusivement, après être sorti de l'école militaire de La Haye, et que pendant les quatre dernières années du règne de Napoléon j'avais été sous les drapeaux français; je demandai avec instance à cette commission d'accepter mes services gratuits comme officier d'artillerie. Cette demande fut à ma juste surprise rejetée par une lettre que m'écrivit M. le baron Vandersmissen, en date du 16 septembre, et dans laquelle il me faisait assez connaître qu'à cette époque mes services n'avaient point été appréciés à leur juste valeur. Désappointé de ce côté, je me rendis à Anvers, lieu de mon domicile, et où demeurait ma famille; ma réputation de partisan de la liberté m'y avait devancé, l'accueil que j'y reçus ne fut rien moins qu'agréable, mais ces désagrémens ne firent que me confirmer encore plus dans le dessein que j'avais formé de pénétrer les vues et le but de l'ennemi. Dans la nuit du 20, j'appris que les 9°, 10° et 15° divisions, avec six batteries d'artillerie, étaient en marche sur Bruxelles, et que les lanciers, dragons et cuirassiers s'étaient déjà avancés jusqu'aux environs de Vilvorde. A l'instant je pris le parti de quitter ma famille composée de mon épouse et sept enfans, et je me rendis à Bruxelles près de la commission de sûreté, à qui je fis un rapport exact de ce que je savais, l'engageant à prendre toutes les mesures nécessaires pour faire échouer les projets de l'ennemi; je fus encore rebuté, on m'objecta qu'on avait déjà un commandant d'artillerie dans la personne de M. Vandersteen; quelques membres de la commission me répondirent même que cette armée hollandaise n'était pour eux que l'affaire d'un déjeûner. Je leur fis observer qu'il était au moins imprudent de mépriser son ennemi, lorsqu'on n'était pas en mesure de se défendre. Tout fut inutile, on sait où, et comment la majeure partie de cette commission déjeûna, lorsque Bruxelles fut enfin attaqué. Ne pouvant partager cette sécurité, vers minuit du 22 au 23, me trouvant à l'estaminet de l'Aigle d'Or, je parvins, quoique dépourvu d'aucun ordre, à engager plusieurs patriotes à se réunir à moi, et nous nous rendîmes de suite à la Place ci-devant Royale (Place

de la Liberté); il était clair pour moi que le Parc était désigné à devenir notre point d'attaque dans la lutte qui se préparait; que la Place Royale devait nécessairement être le point d'opération de l'ennemi, et qu'il aurait cherché à l'occuper à tout prix; que débouchant par la rue Royale, le point entre l'hôtel de Belle-Vue et le café de l'Amitié devait être son premier point de direction, et qu'il importait d'en défendre les approches. Dès-lors cette barricade devenait le palladium de Bruxelles. Mais pour effectuer ce travail il nous manquait jusqu'aux outils les plus nécessaires, il fut donc convenu entre mes compagnons et moi de nous porter au Mestbak pour y requérir des pelles et des pioches; n'ayant pu en obtenir de bonne volonté, je pris sur moi de faire une réquisition au nom de la commission de sûreté, et alors nous obtînmes ce qui nous était nécessaire. Nous retournames donc à la Place-Royale, là je fis lever les hôtes et les domestiques des hôtels de Belle-Vue et de Flandre, et ceux du café de l'Amitié, afin de me faire donner des tonneaux, des planches et autres pièces de bois propres à la construction de notre barricade. M. Proft, propriétaire de l'hôtel de la Belle-Vue, nous seconda de tous ses efforts; nous travaillâmes ainsi jusqu'à trois heures du matin, aidés dans cette opération par un anglais très-respectable le capitaine Clarck, et par MM. Van Dam, Jordaens, Sacré et Mackintosh. Dès le 22 septembre au matin, je me

rendis vers la porte de Schaerbeek pour observer les mouvemens de l'ennemi du côté de Dieghem; à peu de distance de la ville, je rencontrai M. Vandormael qui revenait à franc étrier, après avoir été reconnaître les positions de l'ennemi du côté de Dieghem, où il avait été accueilli par les balles des Hollandais, ce qui confirmait les renseignemens que j'avais apportés à Bruxelles de l'approche de l'ennemi qui devait avoir dépassé Vilvorde.

Je crois devoir ici rapporter un fait que je tiens de la bouche même de M. Vandersteen, qui me le raconta plus tard à Anvers, dans une conversation que nous eûmes relativement aux journées de septembre; il m'assura « que j'étais dénoncé et » regardé par la commission de sûreté, comme » un espion hollandais; qu'on affirmait que j'allais » plusieurs fois par jour communiquer avec l'ar-» mée ennemie, et que son premier mouvement en » me voyant arriver à sa pièce fut d'observer si mes » bottes étaient crottées, et que dans le cas où elles » l'eussent été, il m'aurait fait arrêter et conduire » en prison comme espion, mais qu'ayant vu » qu'elles étaient propres, il avait cru pouvoir me » laisser poursuivre mon chemin. » Que l'on juge de ce que je serais devenu alors si l'on m'eut arrêté, la population étant dans une exaspération difficile à décrire!...

Le 23, vers les 8 heures du matin, j'appris que

les Hollandais attaquaient Bruxelles, et je me dirigeai immédiatement vers la porte de Schaerbeek, sans armes, n'en ayant point encore. Au moment où j'allais arriver à la grille, un boulet de canon renversa une cheminée dont je reçus quelques débris sur la tête.

Cette belle cité, abandonnée par toutes ses autorités, était donc exposée à toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut; mon indignation m'arracha des larmes amères, je rentrai en ville afin de me munir d'un fusil. Près de la place de la Monnaie, un attroupement attiva mon attention, une femme du peuple portant dans ses bras un enfant, excitait la foule pour l'engager à la suivre et aller piller et incendier les propriétés de ceux qu'elle appelait en flamand « die heeren met hun swarte casakken » van het stadhuis, nu ziet men die verdoemde » capoenen niet, nu er gevogten moet worden, n het zyn nu de kielen, die de stad moeten ver- » dedigen, etc. ».

Sur ces entrefaites elle m'aperçut (j'étais alors revêtu d'une redingote noire) et amassa quelques hommes du poste du théâtre, en disant: « zie, daar is nog zoo een werdoemde capoen, schiet hem door zyn donder; » deux hommes coururent alors vers le corps de garde pour y prendre leurs fusils et tirer sur moi. Je dus mon salut à M. Van Becelaere du café des Mille-Colonnes, qui me reçut chez lui et ferma sa porte. Brûlant de me

rendre au poste des braves, et mon costume étant proscrit, mon hôte généreux me procura une casquette; j'allai acheter, accompagné de Mi Vandormael, aujourd'hui capitaine, une carabine chez M. Goemans, et de là je me rendis chez un de mes amis, sur la Grand' Place, afin d'y échanger mon habit contre une blouse. En ce moment on était occupé à retirer de la tour de Saint-Michel le drapeau tricolore qui y avait été anboré, sur le bruit répandu, sans doute à dessein, que les Hollandais entraient en ville par toutes les portes. Secondé par quelques individus, qui cédèrent à mes instances, je parvins à empêcher qu'on n'amenat ce pavillon; je fis même tirer quelques coups de fusil en l'air afin d'intimider ceux qui étaient montés à la tour pour en arracher le drapeau, dont la disparution aurait pu faire croire aux habitans de la ville que la cause de la liberté était perdue, et arrêter ainsi l'élan de courage de nos braves combattans. Je me portai ensuite par la rue de la Madelaine vers la Place Royale, et ce fut dans cette rue, chez M. Bertrand fils, que je parvins à échanger ma redingote contre une blouse; je lui remis mes papiers, parmi lesquels se trouvaient mes anciens brevets d'officier d'artillerie, et l'adresse de mon épouse, avec prière de lui faire parvenir le tout, dans le cas où je viendrais à être tué. Vêtu alors de l'uniforme national, je courus rejoindre M. Vandormael qui

se trouvait déjà à la besogne, au coin du café de l'Amitié, d'où quelques volées de mitraille ennemie, balayant la rue Royale jusqu'au Parc, avaient repoussé nos braves après un combat très-vif, et dans lequel les Liégeois et les Louvanistes se firent remarquer particulièrement. Ce fut à ce poste que pendant le reste de la journée je restai parmi les braves qui soutenaient un feu nourri avec l'artillerie contre les Hollandais postés dans le Parc, et qui nous tuèrent ce jour-là beaucoup de monde. Parmi cette foule de braves, je dus admirer surtout le courage et le sang froid de Charlier, dit jambe de bois, et celui d'un inconnu, qui à lui seul, portait sur ses épaules un petit canon nommé pierrier, et qui après l'avoir chargé derrière l'encognure de la place, y mettait le feu en le pointant par dessus la barricade vers la grille du Parc et qui le remportait ensuite pour le charger de nouveau, manœuvre qu'il répéta plusieurs fois et toujours avec un courage étonnant.

Les Hollandais étant maîtres du Parc, se croyaient maîtres de la ville, mais le peuple, guidé par son instinct, se battait avec acharnement, et l'endroit que j'avais fortifié pendant la nuit entre le café de l'Amitié et l'hôtel de Belle-Vue devenait, comme je l'avais prévu, le champ de bataille qui fut vaillamment disputé, et qui resta en notre pouvoir malgré les diverses attaques dirigées constamment vers ce point le plus important de

notre position défensive. Le seu avait cessé de part et d'autre. Vers les sept heures du soir, je me rendis à mon logement pour prendre quelques alimens et un peu de repos; je pris cette nuit la précaution de harricader la porte de ma chambre, dans la presque persuasion où j'étais que les Hollandais se seraient, dans la nuit même, rendus maîtres de toute la ville, car en effet rien n'eût été plus facile, toutes les avenues conduisant du Parc et de la Place Royale dans l'intérieur étant abandonnées par nos braves, qui, harassés par les fatigues de la journée, étaient allés se reposer. Nos patriotes qui n'avaient, par le manque d'armes, pu prendre part aux combats, animés d'ailleurs par les succès remportés à toutes les portes de la ville où l'ennemi avait attaqué et été repoussé par le plomb, les pavés, les meubles et autres ustensiles, lesquels semèrent tout à-la-fois, la mort, le désordre et la fuite dans leurs rangs, s'occupèrent pendant la nuit à recueillir les blessés et à s'apprêter au combat pour le lendemain.

Le 24, vers neuf heures du matin, j'entendis se renouveller la fusillade; le son du tocsin appelant tout le monde aux armes, il s'agissait de recommencer le combat. Afin de reconnaître la position de l'ennemi, je me portai d'abord sur la Place Royale, d'où après avoir tiraillé pendant quelque temps au coin du café de l'Amitié, suivi de quelques bons tireurs, parmi lesquels se trou-

vait M. Vandormael, nous allâmes occuper l'hôtel du prince de Chimay. Sa position favorable nous permettait de diriger par les croisées notre feu sur les grenadiers du Parc; nos hommes tiraient avec une justesse admirable, car chaque coup abattait un bonnet à poil, et ces pauvres grenadiers croyaient que nos balles leur étaient envoyées du ciel; de cet endroit j'atteignis un officier ennemi au moment où il distribuait des cartouches à ses soldats : j'ai eu pour témoin de ce fait M. Lesèvre, et ce sut même ce dernier qui me passa sa carabine, au moment où l'officier se mettait à découvert. Vers midi je quittai ce poste, les Hollandais s'étant mis à couvert de notre seu en se tenant derrière les arbres, et dans des coupures pratiquées dans le Parc; je me rendis alors rue de Louvain, où la fusillade était très-animée, et où je sis partie de la colonne d'attaque dirigée par M. Van Haelen, composée d'une centaine d'hommes déterminés, et où après une vigoureuse résistance, nous restâmes maîtres de la rue: l'ennemi n'osa plus depuis s'en approcher. Cette rue fut occupée par les nôtres jusqu'à la barricade de la fontaine, et l'ennemi fut délogé des maisons où il s'était retranché en nous abandonnant, au prix de trente de nos braves tués ou blessés, les abords de l'impasse de la rue de l'Orangerie, poste important par sa proximité du palais des états-généraux que l'ennemi défendait

avec acharnement. Ce fut là que j'eus pour la première fois l'occasion de voir M. Van Halen, avançant à la tête de nos braves patriotes, tenant un drapeau à la main, et où je trouvai également MM. Vandergheyn, actuellement officier des chasseurs, Pletinckx et Borremans, tous deux colonels, faisant partie des nôtres. C'est ce dernier citoyen qui, a la suite de nos succès sur ce point, m'introduisit dans une maison située près des états-généraux, et dont nous percâmes les murs extérieurs afin de pouvoir aller par les croisées, fusiller les Hollandais, postés près le théâtre du Parc; mais ils entretenaient contre ces croisées un feu si bien nourri, que nous ne pouvions nous laisser apercevoir sans être atteints, de sorte que nos coups, moins bien ajustés, étaient moins sûrs; aussi perdîmes-nous quatre hommes en peu d'instans, par les balles ennemies qui vinrent les frapper à la tête. Je ne quittai cette position qu'à cinq heures après-midi pour me rendre à la barricade de la montagne du Parc, où à peine arrivé, je vis descendre un parlementaire sortant du Parc, tenant un mouchoir blanc à la main; c'était monsieur Clément, le même que j'avais déjà vu parmi les combattans à la montagne de la Cour, où il avait été blessé à la jambe; il venait de conclure une suspension d'armes avec les chefs militaires du Parc, mais j'ignore à quelles conditions, je me rappelle seulement que je lui demandai si l'ennemi

était nombreux au Parc, et qu'il me répondit qu'il n'était nullement autorisé à donner des renseignemens sur leurs forces. C'est de là que j'aperçus l'incendie du manége, occasioné par des boulets incendiaires lancés de la batterie d'obusiers placée au boulevard. Je pus en cette occasion rendre service à la famille éplorée qui habitait cet établissement, en me plaçant en sentinelle à la porte de l'allée de la maison, d'où j'écartai les pillards, et surveillai le transport des meubles et des effets jusques dans la maison en face; je vis même deux balles lancées du Parc, tomber dans la chambre du premier, et qui faillirent atteindre une dame qui tenait son enfant sur ses bras, et qui contemplait avec douleur l'incendie de sa maison. L'ennemi dirigeait ses coups contre les pompiers qui travaillaient à éteindre le feu, et ce trait de férocité ne dut pas peu contribuer à allumer, dans le cœur de nos patriotes, le désir de la vengeance.

C'est à la porte de cette maison que je sus reconnu par deux citoyens qui m'ayant entendu nommer, me demandèrent si je n'avais pas été officier d'artillerie. Sur ma réponse affirmative, ils me dirent qu'on me cherchait pour me charger de préparer des matières inflammables pour mettre, pendant la nuit, le seu au Parc et au palais du roi. Je répondis qu'à moins d'un ordre écrit de la part de monsieur le baron d'Hoogvorst, je ne me chargerais point d'une semblable mission. Un instant après, ces messieurs revinrent me dire que M. Ch. Rogier me priait de le faire, sur quoi je leur sis observer qu'il n'était pas Bruxellois, et que pût-il même réussir, malgré les dissicultés qui s'y opposaient, il serait plus tard blâmé par les habitans de la ville, et que par conséquent je ne pouvais obtempérer à leurs désirs.

L'incendie du manége offrait alors un spectacle aussi terrible qu'imposant; une gerbe de feu occasionée par la combustion de plus de 7000 bottes de paille s'élançait à une hauteur prodigieuse, et semblait embraser toute l'atmosphère. Ses progrès furent si rapides, qu'à peine eut-on le temps de couper les licous des chevaux, qui s'élancèrent de suite hors des écuries. Six autres maisons habitées devinrent en moins de deux heures la proie des flammes; plusieurs personnes furent blessées sur les toits par la mitraille et par les balles que, par un rafinement de cruauté et de lâcheté, les Hollandais leur lançaient

Le deuxième jour de bataille nous fut encore fávorable, puisque nous avions soutenu toutes nos positions malgré les diverses attaques dirigées par l'ennemi, principalement vers la Place Royale, où l'artillerie des deux côtés et nos hardis tirailleurs disputaient les avenues avec acharnement.

Nos volontaires renforcés par ceux de Gosselies, Halle, Anderlecht et Uccle, attaquèrent vers le soir, dans la rue de Namur, l'ennemi qui s'était rendu maître des maisons adjacentes, pendant la nuit précédente, mais nos jeunes guerriers reprirent cette position et resoulèrent les Hollandais vers les palais.

Le nombre des morts et blessés a dû être considérable parmi les Hollandais ce jour-là, attendu qu'ils furent repoussés sur tous les points dans leurs diverses attaques.

Le 25, comme les jours précédens, le tocsin et la fusillade commencèrent de bonne heure, et les hostilités reprirent avec acharnement. M. Van Halen ayant été nommé commandant en chef des patriotes, et m'ayant déjà remarqué la veille, à l'attaque de la rue de Louvain, me fit appeler sur la recommandation de M. Vandormael, et me confia le commandement de la batterie de la Place Royale, avec la mission d'effectuer une attaque contre le Parc; je fis part de cet ordre à Charlier, la jambe de bois, ainsi qu'à Dufossé, qui remplissait les fonctions de chef d'une autre pièce de 6, et tous deux s'y conformèrent.

Je rassemblai tous les volontaires que je trouvai disposés à me suivre, et au nombre desquels, on distinguait particulièrement le brave Devalck, actuellement ren lieutenant aux chasseurs Niellon, et dont le sang froid et le courage furent au-dessus de tout éloge. Les cris au Parc, au Parc, retentirent de toutes parts sur la Place Royale, mais les feux de peloton de l'ennemi se multipliaient

avec une telle promptitude, que je ne pouvais faire débusquer mes hommes au-delà de l'angle du café de l'Amitié, sans les livrer à une boucherie inévitable. Je les engageai donc à ménager leurs cartouches, attendu que les dépôts en étaient épuisés, et que l'Agent général Engelspach ignorait luimême quand il aurait des poudres à sa disposition. Le but de l'ennemi était de nous faire brûler inutilement nos cartouches, afin de saisir l'occasion de diriger contre nous une attaque générale; malheureusement mes remontrances furent inutiles, on continua de tirailler sans succès sur les arbres du Parc, alors voyant que nos munitions se consommaient sans effet, je saisis deux hommes par la poitrine, et leur dis en colère: « voulez vous » cesser de tirer? sinon suivez moi, et je vous » conduirai ou vous pourrez le faire avec succès. » Je m'élancai, à ces mots, avec eux par-dessus la barricade entre la Belle-Vue et le café de l'Amitié, pour courir à la grille du parc, mais à peine fûmesnous à découvert, qu'une grêle de balles vint sur nous; je restai seul!... Je ne pouvais plus regagner l'angle de la place, je me postai donc le dos contre la porte de l'hôtel de l'Empereur, je restai pendant environ cinq minutes dans cette position, ensuite me laissant tomber je regagnai en rampant la place que j'avais quittée quelques instans auparavant; je crois que jamais on ne s'est trouvé dans une position plus critique. De retour à l'angle de

la place, M. le colonel Sauvage, qui avait été témoin de cette scène, et que j'avais depuis peu sauvé des mains de quelques hommes qui l'accusaient de trahison, et voulaient le mener en prison, parcequ'il faisait tous ses efforts pour empêcher qu'on n'épuisat les munitions inutilement; M. le colonel Sauvage, dis-je, et moi nous nous opposâmes par la force et en croisant la bayonnette à ce qu'on se réduisît entièrement à manquer de munitions; pour moi, j'eus recours à mon artillerie et saisant avancer une pièce de 6, à côté du café de l'Amitié, je plongeai de là mes coups à mitraille dans les ravins des bas-fonds du Parc, ce qui fit bientôt rétrograder l'ennemi qui en voulait principalement à la Place Royale, mais qui dès-lors n'osait plus ni sortir ni se montrer. Je vis en cet endroit, pour la première fois, le général Mellinet; malgré son habit bourgeois, on le reconnaissait à la rosette de son ruban de la légion d'honneur; j'appris de lui que quoique Français, il s'était battu sur un autre point en simple tirailleur, je convins avec lui de mettre à sa disposition une de mes pièces de 6, avec laquelle il prit position devant la porte intérieure de l'hôtel de Belle-Vue qui donnait sur le Parc; de là il seconda merveilleusement nos opérations. Je vis avec admiration que ce général quoique âgé, avait l'ame d'un jeune homme et bravait tous les dangers; dès ce moment nous primes de commun accord des mesures pour assurer notre

succès. Vers trois heures un bataillon de grenadiers sortit du Parc pour attaquer à la bayonnette
notre position et particulièrement l'hôtel de BelleVue, mais notre feu redoubla vigoureusement sur
tous les points. Nos tirailleurs, devenus plus nombreux, s'approchèrent de plus en plus des maisons
voisines, percèrent les murs intérieurs, établirent
des galeries de communication le long de la rue
Royale; d'où ils tuèrent, en tirant des toits et des
croisées; un très-grand nombre de grenadiers; cette
attaque couta cher à l'ennemi qui fut repoussé dans
l'enceinte du Parc; sa mitraille et ses boulets nous
tuèrent aussi quelques braves, surtout près de l'hôtel d'Argenteau, où un de ces projectiles abbattit
par ricochet deux hommes et un petit savoyard.

La perte des Hollandais a dû être considérable, et des renseignemens positifs la portèrent à deux cent cinquante hommes au moins. Le colonel Sauvage et le brave Devalck se distinguèrent particulièrement dans cette journée; de notre côté nous eûmes cent trente braves mis hors de combat, et quelques chevaux d'artillerie furent tués sur la Place Royale. Le feu cessa de part et d'autre vers 7 heures et demie du soir; et par l'effet peut-être de cette providence qui voulait le salut de la Belgique, l'ennemi n'osa sortir la nuit pour venir surprendre nos postes généralement mal gardés. Je fis rentrer mes canons dans l'intérieur de la barricade pour les mettre à l'abri d'une attaque nocturne.

Nos munitions étant épuisées, nous eûmes le bonheur de recevoir dans la soirée par les soins de M. Engelspach-Larivière (1), Agent général, plusieurs barils de poudre. Le général m'ordonna de me rendre chez M. Goemans et de travailler toute la nuit à la confection des gargousses pour alimenter ma batterie; comme M. Goemans n'avait pas la serge nécessaire, des dames des environs de la Place de la Monnaie nous envoyèrent des tabliers et jusqu'à des robes de mérinos de toutes les couleurs, pour en faire nos gargousses: je travaillai toute la nuit assis sur un baril ayant à mes côtés deux autres barils, sur lesquels étaient posées les lumières, et toujours devant moi un baril ouvert d'où je puisais la poudre; dans une toute autre circonstance une pareille imprudence eut suffi pour faire sauver tout le monde. M. Goemans, sa famille et ses domestiques nous aidèrent pendant toute la nuit à faire des cartouches.

Après avoir distribué mes munitions aux chefs des pièces, j'établis un magasin de réserve dans la chambre d'un cabaret à la Montagne de la Cour.

Le 26 septembre, la fusillade recommença un peu plus tard. Ce ne fut que vers dix heures que les canons hollandais rompirent le feu; un grand

⁽¹⁾ Nom désormais synonyme d'un patriotisme probe autant que courageux.

nombre de leurs tirailleurs s'étaient déjà avancés sur tout le front du Parc, jusqu'à portée de pistolet de nos retranchemens, lorsqu'à un signal donné par le commandant en chef Van Halen, un feu roulant parti de toute notre ligne arrêta court cette fougue de valeur hollandaise. Je me portai presqu'aussitôt avec quelques bons chasseurs sur la plate-forme de l'hôtel de Belle-Vue : là je plaçai un petit canon de montagne, le feu bien nourri de cette pièce qui plongeait dans le premier basfond du Parc, contribua puissamment à empêcher l'ennemi de se déployer et lui fit un tort considérable; c'est alors que j'entendis les grenadiers hollandais s'écrier : Godverd. ze schieten uit de lucht (sacre... ils tirent du ciel). Il est probable qu'ils firent prévenir ceux de la batterie qui se trouvait en face du palais du prince d'Orange, de notre nouvelle position, car peu d'instans après nous reçûmes plusieurs volées de mitraille dont une me blessa à l'épaule gauche, et même au visage par quelques débris de pierres que les biscayens détachaient des murailles; mais je ne jugeai pas ces blessures assez graves pour abandouner le champ de bataille; je continuai mon périlleux service.

A midi, les pelotons formant l'avant-garde de l'ennemi ayant été repoussés, se reformèrent derrière les arbres et sortant brusquement, s'élancèrent de nouveau vers la Place Royale, disputée

si vivement depuis trois jours; ils étaient soutenus par deux batteries et suivis de deux grosses colonnes qui débouchaient par la rue Ducale et la place du Palais, mais nous étions en mesure de les bien recevoir; nos braves volontaires qui se trouvaient alors sur la Place Royale et ses environs, brûlant d'en venir aux mains, poussèrent des cris de joie, dès qu'ils virent l'ennemi s'avancer vers eux au pas de charge; le choc, comme au début de tous les combats fut terrible, les nôtres les reçurent avec une fermeté, qui n'était qu'un présage de leurs futurs succès. L'ennemi sentait la nécessité de s'emparer du poste de l'hôtel de Belle-Vue, aussi revint-il plusieurs fois à la charge, et pendant deux heures, l'intervalle qui séparait notre barricade des premiers arbres du Parc près de la grille fut pris et abandonné plusieurs fois, souvent même nos braves troupes auxiliaires emportées par leur ardeur, gagnaient cette grille et se portaient derrière les ruines des piliers de l'entrée.

Notre artillerie ne faisait jouer sa mitraille que quand les Hollandais sortaient du Parc; alors notre feu enfila les colonnes ennemies et en peu d'instans démonta quatre pièces de leur artillerie; lorsqu'ils furent repoussés dans le Parc, nos pièces franchirent les barricades et portèrent la mort dans leurs rangs.

Ce jour-là, le commandant en chef Van Halen établit son quartier-général dans la position la plus périlleuse, au haut de la montagne du Parc dans la maison de M. Van Hultem, et en avant de la dernière barricade. L'ennemi s'en apperçut presqu'aussitôt au pavillon tricolore que l'on avait arboré aux croisées et voyant que ce signe enflammait encore le courage de nos volontaires, il fit pleuvoir sur cet endroit une grêle de boulets, de mitraille et même d'obus.

Nos soldats improvisés étaient ivres de poudre et de rage, et cependant nos succès n'étaient point encore décisifs. Le général Van Halen sentit que pour obtenir de cette journée des résultats satisfaisans, il devenait nécessaire de combiner quelque puissante diversion propre à soutenir les nouveaux efforts qu'il nous commandait : en effet je reçus l'ordre suivant :

« Le commandant en chef ordonne à M. le com-» mandant d'artillerie Kessels d'abandonner mo-» mentanément le commandement de sa batterie » sur la Place Royale, et de se mettre à la tête de » tous les hommes de bonne volonté qu'il pourra » réunir, pour s'emparer des caissons et des canons , » que l'on voit abandonnés par l'ennemi à l'entrée » du Parc, en lui recommandant d'allier dans cette » entreprise périlleuse la prudence au courage, et » d'opérer ensuite à la tête de sa colonne une » attaque dans le centre du Parc.

» Signé, Van Halen. »

Je parvins à réunir 23 hommes déterminés, et nous nous portâmes au pas de course en face de l'escalier de la bibliothèque où se trouvaient les caissons adossés à la haie du Parc; c'est alors et pendant que nous étions occupés à couper les traits. des chevaux, tous tués sur la place, ainsi que les artilleurs, que nous essuyâmes une pluie de balles venant de tous les côtés du Parc, et qui nous passaient même entre les jambes. Je crus en cet instant que nous allions tous être anéantis; nous eûmes un si grand nombre de tués et de blessés, que nous ne revînmes que six au point d'où nous étions partis!... Nous avions travaillé avec la plus grande ardeur, nos cheveux et nos vêtemens étaient trempés de sueur; arrivé près du général, il me fit l'honneur de m'embrasser en signe de satisfaction. Parvenus à l'escalier de la bibliothèque, nous fûmes obligés d'ôter les roues des caissons pour les descendre dans la rue d'Isabelle, et pendant ce temps on ne nous épargnait ni les balles ni la mitraille. Nous conduisîmes en triomphe ces deux caissons jusqu'au quartier-général, ils étaient remplis de projectiles incendiaires; la foule nous suivait en poussant des acclamations de joie.

Après avoir pris quelque repos, le général ordonna une attaque générale, et à cet effet, je fis venir une pièce qui se trouvait postée dans la rue du Treurenberg, et je concentrai sur le haut de la montagne du Parc, un noyau d'hommes décidés.

Ce mouvement s'effectua avec toute l'impétuosité que l'on devait attendre de nos braves Belges; mais il n'y avait ni précision ni ensemble, personne ne voulait attendre l'arrivée du renfort indispensable, de la bouche à feu que j'avais envoyé chercher, et qui se trouvait retardée à cause des barricades qu'elle avait à franchir. Le général voulait encourager nos soldats, mais il ne put parvenir à rassembler un nombre suffisant de volontaires pour marcher à cette expédition, tant le péril paraissait imminent; je me mis donc à la tête d'un petit nombre d'hommes, parmi lesquels se trouvait le capitaine Bouchez. Les Hollandais firent quelque résistance, mais nous parvînmes bientôt à mettre en fuite les tirailleurs ennemis qui bordaient la grille, en face de la rue. Nous franchîmes la haie et entrâmes dans le Parc, nous avançâmes jusqu'à portée de pistolet des bataillons Hollandais masqués derrière les taillis et qui se disposaient à nous cerner. Nous perdîmes encore beaucoup de monde, et m'apercevant que j'étais resté seul dans le Parc, je mis mon chapeau au bout de ma carabine et courus tout le long de l'allée jusqu'à la place de Louvain, où je parvins à réunir quelques hommes courageux, à la tête desquels je rentrai de nouveau dans le Parc; nos tirailleurs tuèrent plusieurs ennemis, mais une décharge d'artillerie ayant tué d'un coup trois de mes hommes, je me trouvai abandonné pour la deuxième fois; alors épuisé de fatigue, je m'assis sur un banc, d'où je dirigeai mes coups chaque fois que je pouvais sûrement ajuster mon homme. Dans cette affaire je reçus plusieurs balles dans mes habits, et à la manche de ma redingote. Après un combat d'une heure et demie, ayant tué plusieurs Hollandais et n'ayant plus de cartouches, je rentrai au quartier-général, d'où tout l'état-major avait été témoin de ma conduite, et où je reçus du général et des officiers des félicitations trop flatteuses pour que je puisse les rapporter. M. Duchemin, volontaire de Namur, se distingua particulièrement dans cette affaire.

Le canon et la fusillade n'avaient cessé de se faire entendre pendant toute la journée; 14 à 15 cents coups de canons chargés à boulets ou à mitraille avaient retenti dans Bruxelles pendant cette quatrième et dernière journée bruxelloise. Le nombre des cartouches brûlées est incalculable, il faudrait compter par centaine de mille, et chacun s'en était procuré comme il l'avait pu; de notre côté nous eûmes environ 285 hommes hors de combat, mais on évalua la perte de l'ennemi au triple; plusieurs maisons furent brûlées, et malgré tous ces efforts héroïques, malgré tant de sang de répandu, nous n'avions encore obtenu aucun résultat positif.

Le soir, vers huit heures, les deux partis en présence occupaient encore, à très-peu de chose près, les mêmes positions qu'elles avaient la veille.

La soirée et la nuit furent employées à renforcer nos moyens de défense, l'expérience avait démontré que la montagne du Parc devait être le point principal de nos opérations offensives; ce poste fut en état d'appuyer un coup décisif; je fus encore choisi pour l'exécution de ce projet, et M. Dewys, aide-de-camp du commandant en chef, me transmit l'ordre suivant:

« Il est ordonné à M. Kessels de construire » pendant la nuit, tout au sommet, et en avant » de la barricade, une autre barricade avancée » en demi-lune très-élevée, laquelle s'appuie » contre la grièle même du Parc, afin de pouvoir » faire agir l'artillerie à droite et à gauche sur » toute la rue Royale; M. Kessels y trouvera l'oc- » casion de prouver son zèle habituel dans l'exé- » cution de cet ouvrage sur ce point central de » notre ligne. M. Kessels requerra chez M. En- » gelspach-Larivière tout ce qu'il jugera conve- » nable pour terminer ce projet avant le jour.

» Signé, Juan Van Halen. »

Épuisé de fatigue, n'ayant pas quitté mes vêtemens depuis quatre jours, et étant blessé, cet ordre ne pouvait que m'être agréable, puisqu'il était une preuve de confiance de la part du général; mais d'un autre côté je le regardais comme inexécutable, car il me paraissait bien certain que

les vedettes ennemies embusquées derrière les arbres du Parc, n'auraient pas souffert que je vinsse impunément établir près d'eux une batterie qui devait le lendemain écraser leurs rangs, et jusque dans le palais de leur roi, car l'intention du général était de faire battre en brêche partout où les Hollandais s'étaient logés à l'entour du Parc. Ces observations, que je me permis de lui faire, ne purent parvenir à le faire changer de résolution, et il me dit seulement, je vous l'ordonne : ne sachant qu'obéir, surtout pour la défense d'une si belle cause, je me rendis près de l'infatigable Engelspach-Larivière, créateur et membre du gouvernement provisoire, sous le titre, d'Agent-général, qui n'avait pas encore quitté son fauteuil à l'hôtel-de-ville depuis la première des quatre journées de Bruxelles, et qui a rendu des services tellement essentiels dans ces grandes journées, que c'est peut-être à l'impossibilité de les reconnaître qu'il faut attribuer leur oubli et l'odieuse ingratitude dont il est la victime. Je lui demandai 300 fagots, des pelles, des pioches, du bois et des sacs à terre : j'obtins tout cela en peu de minutes, et à dix heures, je me mis à la besogne avec une vingtaine d'ouvriers. Malgré toute ma bonne volonté, j'avouerai cependant que je n'ai jamais cru qu'il fût possible de remplir ma mission, et je me persuadais que le plomb hollandais aurait, cette nuit même, mis un terme à nos projets et à notre

existence. Nous commençâmes d'abord par ôter nos souliers et à défaire les pavés, je traçai la demilune et sis planter les poteaux, ensuite plaçant de grandes caisses et des tonneaux remplis de pierres, le tout entremêlé de fagots et de sacs à terre, j'y pratiquai cinq embrassures pour placer cinq canons, dont deux devaient donner à droite vers le palais du roi et du prince d'Orange, et deux à gauche vers la porte de Schaerbeek, pour faire taire l'artillerie hollandaise qui se trouvait là, et une pour agir sur le parc; mais à notre très-grande surprise, nous ne rencontrâmes aucun obstacle dans nos travaux, et à quatre heures et demie du matin la demi-lune était achevée. A la pointe du jour je proposai à un brave volontaire de Namur, nommé Pierard, d'aller faire une reconnaissance près de la grille du Parc; nous nous y rendîmes, ainsi que l'aide-de-camp Dewys, qui depuis la nuit s'était joint à nous, et nous arrivâmes tranquillement à la grille; mais nous fûmes bieu étonnés de n'entendre aucun mouvement dans l'intérieur du Parc, où la curiosité nous fit aussitôt pénétrer. Nous nous glissâmes d'arbre en arbre, ne voyant autour de nous que des morts entièrement nus; nous vîmes enfin que l'ennemi avait quitté son poste. Transporté de joie, M. Dewys fut de suite en rendre compte au commandant en chef, tandis que je me rendais au palais du roi, où je fus bientôt rejoint par la

garde de la Place Royale, et en un instant tous nos volontaires se répandirent dans le Parc; de son côté le général Mellinet avait pris ses mesures pour la défense de la Place Royale.

Cette journée du 26 peut être considérée comme la plus glorieuse de celles qui nous firent conquérir notre indépendance, et elle formera, sans doute, la plus belle page de l'histoire de Bruxelles; c'est elle qui nous valut la fuite honteuse des Hollandais, qui emmenèrent ayec eux 80 voitures de blessés et même un grand nombre de leurs morts, nos braves criant victoire pénétraient partout dans le parc et dans les palais, où à la gloire éternelle du peuple de Bruxelles, il ne fut commis aucun excès et d'où pas un meuble ne fut ènlevé; partout les propriétés publiques et particulières furent respectées. La colère du peuple ne s'assouvit que sur des effets abandonnés par ses ennemis, tels que les fusils, gibernes, bonnets à poils et autres de même nature.

A mon arrivée dans le palais du roi, j'aperçus partout des traces de la dévastation et du pillage commis par les troupes hollandaises: on aurait dit que ces brigands voulaient se venger sur la demeure de leur chef, de la honte de leur défaite. Les appartemens du rez-de-chaussée ressemblaient à un corps-de-garde; dans le jardin je reconnus le cadavre du major d'artillerie Krahmer de Diepan, à son habit et à sa décoration; j'y vis aussi celui d'un Français qui probablement avait été

fusillé, car plusieurs balles lui avaient traversé la poitrine.

Vers les huit heures, le brave d'Hoogvorst (qui n'avait pas été déjeûner à Valenciennes) faisait le tour du Parc avec quelques officiers; reconnu par le peuple, des acclamations de joie l'accueillirent de toutes parts, on entendit les cris de vive la liberté, vive notre commandant. Dans cette matinée du 27, l'aspect de Bruxelles, et surtout des environs du Parc offrait le spectacle le plus intéressant, la foule de Bruxellois de tout âge et des deux sexes venait s'assurer du résultat de notre victoire, la joie était empreinte sur toutes les figures, et cette joie n'était ni payée ni ordonnée par la police; on se félicitait mutuellement, et chacun disait en contemplant ce désastre, c'est chèrement acheté, mais nous ne serons plus Hollandais.

Le 27, dans la journée, le commandant en chef m'ordonna de m'occuper sans délai, au palais, où j'étais logé avec l'état major, de la situation effective de nos troupes auxiliaires qui avaient en des morts et des blessés pendant les quatre journées, et le soir j'allai pousser une reconnaissance vers les Trois Fontaines, pour observer les mouvemens de l'ennemi.

Le 28, un ordre du commandant en chef, Van Halen, me conféra l'honneur de commander la première parade que firent nos troupes devant le Palais de la Nation, l'enthousiasme de nos braves était à son comble en voyant leur général, qui les accueillait tous, et promettait des récompenses à ceux qui s'étaient distingués, après quoi chaque soldat fut rejoindre son poste, dans l'intérieur de la ville.

Dans la journée, un courrier expédié par les autorités de Louvain, au commandant en chef, apporta la nouvelle qu'une nombreuse colonne ennemie s'était présentée aux portes de Louvain, et avait pris poste à Campenhout; qu'ils avaient même commencé une attaque contre la ville, qui se trouvait par là sérieusement menacée. Le gouvernement provisoire ordonna de suite au général en chef, d'envoyer au secours de Louvain, une colonne de 300 hommes avec deux pièces de canon; le général obéit et me dit : Kessels, ce poste d'honneur vous appartient de droit, je vous nomme commandant de cette colonne, mais je crains que vous ne vous fassiez tuer. Je reçus dans l'après midi et dans la soirée, deux ordres différens dont voici la teneur :

« Le gouvernement provisoire de la Belgique » ordonne à M. Kessels de réunir 300 hommes » pour se porter sur Louvain; il n'opérera ce mou-» vement qu'après en avoir reçu l'ordre positif, » en attendant il est autorisé à mettre en état trois » pièces d'artillerie.

Bruxelles, le 28 septembre 1830.

Le comité central.
Signé, De Potter.
Ch. Rogier.
Sylvain Van de Weyer.

Je me rendis de suite au Palais de Justice, dans la cour duquel se trouvaient parquées les pièces, et je m'occupai sans relâche pour être prêt à partir au premier signal. Le sieur Cohen qui s'est si bien distingué pendant les quatre journées, et qui a fait la campagne avec moi, me fut très-utile dans cette circonstance; mais la grande difficulté était de réunir 300 hommes de bonne volonté, attendu qu'on avait fait courir le bruit en ville que l'ennemi était en force supérieure, et que je ne pourrais pas m'emparer de Louvain; j'eus beau faire battre la générale à plusieurs reprises, je ne pus réussir que le lendemain au matin. Dans la soirée je reçus un second ordre ainsi conçu:

« Le gouvernement provisoire de la Belgique » invite M. le commandant en chef des forces ac-» tives, sur le rapport qu'il a fait au comité cen-» tral, à envoyer de suite deux pièces d'artillerie » escortées par 300 hommes sur la ville de Lou-» vain, qui paraît menacée; cette expédition sera » dirigée par MM. Kessels et Cordemans. M. le » commandant en chef leur donnera communi» cation de la présente, qui leur servira de nomi-» nation.

» Bruxelles, le 28 septembre 1830.

» Le comité central.

» Signé, De Potter,

» SYLVAIN VAN DE WEYER,

» CH. ROGIER,

» Joly.

» Par ordonnance, le secrétaire :

» Signé, J. VANDERLINDEN.

» Pour execution, le commandant:

» Juan Van Halen. »

Qu'il me soit permis d'observer ici que M. Cordemans, actuellement major de génie, trouvant sans doute plus convenable de rester en ville, refusa cette honorable mission.

Le 29, à huit heures du matin, je me mis en marche avec ma colonne, n'ayant alors pour servir un obusier et une pièce de 6, qu'un seul canonnier; car en ce moment les militaires de cette arme étaient fort rares à Bruxelles. Je n'étais certainement pas dans une brillante position, car je m'attendais à devoir combattre en chemin avant de gagner Louvain; je nommai donc mon seul canonnier chef de pièce, et je choisis dans l'infanterie les servans nécessaires; M. Cohen fut chargé de l'obusier, et ces dispositions prises, je me mis en route en me dirigeant sur Tervueren.

Ma colonne se trouvait composée des détachemens des volontaires de Louvain, de Peruwelz et de Charleroi, qui tous s'étaient battus à Bruxelles, et parmi lesquels se trouvait le brave ex-colonel Sauvage. Quelque envie que nous eussions d'en venir aux mains avec les fuyards, nous fûmes très-satisfaits d'arriver sans obstacle à Louvain. car le général Kortheiligers se trouvait aux environs de cette place avec 4000 hommes et de l'artillerie en proportion (1). A une demi-lieue de la ville, le commandant J. Deneef m'envoya un officier avec invitation de faire halte, attendu que la société de l'harmonie, accompagnée des autorités et de 1000 hommes de la garde bourgeoise, devait venir à notre rencontre. En effet, ce beau cortége offrait un aspect imposant; on y voyait toutes les sociétés et compagnies précédées de leurs drapeaux et une partie de leurs insignes. La population de Louvain était accourue sur notre route, et témoignait son enthousiasme par des cris de joie; je fis parquer mes canons dans la cour du collége philosophique, et mon premier soin fut de recruter des artilleurs, dont plusieurs se présentèrent le jour même.

Le 30, je fus informé que vers Cortenberg,

⁽¹⁾ Une demi-heure après notre passage à Cortenberg, ce général y passa avec son corps d'armée et un immense parc d'artillerie.

l'ennemi se trouvait à une distance d'environ une lieue et demie de la ville. Je convins avec M. Deneef, commandant de la garde bourgeoise, de nous porter en avant vers la montagne de Fer afin d'observer l'ennemi : j'envoyai quelques éclaireurs en avant, et appris que les Hollandais étaient à Leefdael. Je choisis une bonne position pour mettre mes deux pièces en batterie pour couvrir et protéger au besoin la retraite de nos troupes que, de concert avec M. Niellon, j'avais envoyé faire une reconnaissance. Nos éclaireurs furent instantanément attaqués, une escarmouche générale eut lieu, et se prolongea pendant toute la journée; mes tirailleurs avec ceux du corps franc du lieutenantcolonel Niellon, disposés favorablement dans les ravins et les bosquets le long de la route, tuèrent un grand nombre d'ennemis; car d'après les renseignemens qui nous furent donnés par les paysans, ils avaient requis plusieurs charriots pour transporter leurs morts et leurs blessés. Notre perte fut insignifiante; parmi mes blessés j'eds à regretter un jeune volontaire Bruxellois nommé Robert, qui fut blessé mortellement par une balle à la poitrine. Je m'intéressai d'autant plus vivement à ce jeune homme, que depuis les premiers jours de la révolution, et principalement aux attaques du Parc, il avait montré beaucoup de courage et de résolution. Le soir la colonne rentra dans Louvain. Le 31, je me tins sur la défensive, vu que

l'ennemi manœuvrait tantôt à droite, tantôt à gauche de Louvain, et avait l'air de vouloir tenter un coup de main sur la ville; ses vedettes s'avançaient jusqu'à un quart de lieue des portes; je les fis fortifier ainsi que les points les plus menacés. La possession de Louvain pouvait être considérée comme la clef de Bruxelles; car si l'ennemi s'en était rendu maître, il aurait pu y établir ses magasins de vivres et de munitions, et cette place pouvait lui servir de point d'appui, et favoriser ses communications avec Lierre, Malines et Anvers. Louvain, par sa position naturelle, peut être rendu redoutable au moyen d'une artillerie suffisante; il était donc essentiel de conserver cette position, et de ne pas la compromettre par des sorties partielles, ce qui d'ailleurs était conforme à mes instructions. Nous ne sîmes donc que de fausses attaques afin d'intimider l'ennemi.

A l'exception de quelques escarmouches d'avant-postes, il ne se passa, du 1er au 6 octobre, rien d'intéressant à Louvain; je profitai de cet instant de relâche pour organiser une compagnie d'artilleurs, par suite d'un renfort de deux pièces de 6 venu de Namur.

Le 7, ayant poussé une reconnaissance vers le pont de Campenhout avec le marquis de l'Aubépine, adjudant de ma batterie, et le sergent L. Kessels, mon frère, j'en fis connaître le résultat à M. Parent, chef d'un corps franc alors à Louvain, par la lettre suivante: « Le soussigné, commandant l'artillerie en» voyée au secours de Louvain, ayant fait une
» reconnaissance à 5 heures de l'après-dînée, ac» compagné de son adjudant, le marquis de l'Au» bépine et du sergent Kessels, jusqu'aux avant» postes de l'ennemi, a reconnu que deux pièces
» de canons sont braquées au pont de Campenhout
» vers Louvain; ces deux pièces sont gardées par
» un détachement d'environ 70 hommes, et une
» division d'environ 200 se trouve en embuscade
» à une demi-lieue de là, au pont de Campen» hout.

» Je propose à M. Parent, commandant de la » colonne mobile, de se réunir à moi avec 200 » hommes de bonne volonté, afin d'aller sur-» prendre l'ennemi dans la nuit, par ses derrières, » entre le pont de Tildonck et celui de Campen-» hout, par Wackerzeel, et d'effectuer la prise de » ces deux pièces : garantissant le soussigné com-» mandant, par des mesures qu'il a adoptées, que » l'expédition dont il est question remplira par-» faitement le but qu'il se propose, et que son » artillerie sera disposée de manière qu'au pre-» mier choc de nos troupes, une bonne retraite » leur sera assurée.

» Louvain, 7 octobre 1830, à huit heures du soir.

» Signé, H. Kessels.

» De concert avec le commandant Kessels , j'ac » cepte la présente.

» Signé, PARENT.

» Pour copie conforme,

» Signé, H. Kessels. »

M. Parent approuva mon projet et se joignit à moi avec environ 200 hommes; nous partîmes vers minuit, munis de deux pièces de 6; à une lieue de la ville, je mis mes pièces en position à l'angle de la route de Wackerzeel et du canal, vers le pont de Tildonck pour ménager une retraite à notre infanterie; je remis le commandement à M. Cohen, et je me mis à la tête de l'infanterie pour la conduire par des chemins de traverse; mais notre guide s'égara, et au lieu d'arriver au pont de Campenhout, nous arrivâmes à celui de Tildonck. L'avais recommandé à nos soldats d'agir avec la plus grande prudence, et de ne tirer que quand je leur en donnerais le signal. Nous avions déjà tourné les premières vedettes, mais nos soldats emportés par leur ardeur, se précipitèrent trop tôt sur l'ennemi, et nous n'eûmes pas le temps de courir sus. Nous nous bornâmes à blesser quelques-uns de leurs hommes et à faire plusieurs prisonniers de la 7º division; on trouva dans le corps de garde plusieurs sacs de soldats, et même le manteau et le schako de l'officier commandant du poste. Si notre but a été manqué, au moins nous en avions imposé à l'ennemi, et dès-lors il abandonna cette position: de notre côté nous n'eûmes que deux hommes légèrement blessés, et à six heures du matin nous étions rentrés à Louvain.

Ce fut à l'occasion de cette échauffourée que les propagateurs de fâcheuses nouvelles, firent courir à Bruxelles le bruit que nous étions poursuivis et harcelés par les Hollandais. Le général en chef crut même devoir contredire, par une proclamation, ces absurdités qui déjà avaient fait une fâcheuse impression.

Le 9 nous nous remîmes sur la défensive. Le 10 je sortis de la ville avec M. Parent, afin d'obtenir des renseignemens positifs sur la situation des Hollandais; parvenus à peine à trois quarts de lieue, nous vîmes une forte colonne d'hommes sans armes qui traversaient les champs, se dirigeant vers Campenhout. Nous nous en approchâmes et reconnumes la garnison hollandaise de Charleroy, composée de la 13e division qui, en vertu d'une capitulation, se rendait à Malines par le pont de Campenhout; comme je brûlais du désir de connaître la position de l'ennemi au pont, je déclarai au commandant de la colonne que j'avais l'ordre de l'accompagner jusque là; le commandant et tous les officiers, parmi lesquels je reconnus trois de mes anciennes connaissances,

furent enchantés de mon offre, tant ils craignaient d'être maltraités par les paysans. En conséquence ils se mirent sous notre sauve-garde. Peu de temps après, cette même 13e division se battait contre nous à Lierre et Anvers, et quoi qu'ils fussent accompagnés de deux commissaires belges, les officiers auraient voulu que M. Parent et moi nous eussions ôté nos écharpes tricolores, sur quoi je répondis aux officiers que ces couleurs étaient celles des belges, comme l'orange était celle des Hollandais; qu'ayant capitulé avec les autorités belges, ils étaient censés avoir reconnu notre pouvoir; que par suite de ce motif, je refusais d'obtempérer à leur demande. Voyant que notre résolution était inébranlable, ils nous permirent d'avancer, et ainsi à la tête de la 13e division avec ses officiers je fis mon entrée au pont de Campenhout, où se trouvait déjà un bataillon du 7º, bivouaquant avec un détachement de lanciers et deux pièces de 6. Les militaires de toute arme formèrent un cercle autour de nous, admirant notre hardiesse de venir au milieu d'eux, parés de nos couleurs révolutionnaires; plusieurs officiers me demandèrent quel effet avait produit la proclamation du roi Guillaume aux Belges; je leur répondis que partout elle avait été lacérée et brûlée; ce propos sut entendu par des cavaliers belges, et de suite je remarquai que ces militaires se mirent à chuchoter entre eux; mais les chefs s'en étant

aperçus, les envoyèrent à leurs écuries. Ils nous invitèrent à entrer au cabaret qui leur servait d'hôtel, et plusieurs même nous invitèrent à dîner avec beaucoup de politesse. Après avoir passé deux heures avec eux, nous nous en retournâmes conduits par plusieurs de leurs officiers jusqu'au delà de leurs dernières vedettes. Chemin faisant, deux officiers nous engagèrent à venir les attaquer, afin dirent-ils, de nous faire prendre et faire cause commune. L'un de ces officiers était M. De Traux, actuellement capitaine des lanciers. Le même jour je me rendis à Bruxelles, pour faire un rapport exact sur l'état moral et sur la position de l'ennemi; je proposai au général en chef de combiner une attaque avec les troupes de Vilvorde et les nôtres pour enlever le poste de Campenhout; ce projet eût été facile à exécuter avec un détachement de 600 hommes, mais il n'y avait pas d'ensemble alors, au grand détriment de notre cause, car chaque chef de corps franc agissait comme il le trouvait bon; je prouvai alors que je n'étais mû par aucune autre vue, que celle de faire triompher nos armes en proposant à MM. Niellon et Parent, de nous réunir pour ne former qu'un seul corps, dont je commanderais l'artillerie, tandis que l'un d'eux prendrait le commandement de la colonne. Cet arrangement ayant eu lieu, fut le sujet de l'ordre du jour suivant.

ORDRE DU JOUR.

« M. Parent colonel du régiment des volontai-» res, M. Kessels commandant de l'artillerie de » la colonne mobile, M. Niellon lieutenant colo-» nel du premier corps franc s'étant réunis en » conseil, ont décidé que le commandement en chef » de la colonne combinée de leurs différens corps » serait dévolu au lieutenant colonel Niellon, » dont MM. Kessels et Parent formeront le con-» seil. En conséquence, il est ordonné d'exécuter » militairement les ordres transmis par M. le lieu-» tenant colonel Niellon aux différens corps de la » colonne combinée. L'ordre, la discipline, l'o-» béissance des inférieurs envers les supérieurs, » quelques grades qu'ils aient, la modération, la » douceur même envers les habitans sont non-seu-» lement recommandés aux différens corps, mais » le commandant en chef leur en fait une loi con-» tre l'infraction de laquelle il mettra en vigueur » toute la rigidité du code pénal. Il espère cepen-» dant qu'il n'en sera pas réduit à cette nécessité, » car il pense que le mobile de l'honneur suffira » pour tracer à chacun son devoir. Il est expressé-» ment recommandé aux chefs de compagnies de » ne pas laisser sortir un homme des rangs avec » ses armes, pendant la marche surtout; aux » haltes les commandans de corps feront toujours

» former les faisceaux et veilleront à ce que les » maisons ne soient jamais encombrées au point » d'amener des désordres. Dans les logemens on » usera de la plus grande douceur envers les habi-» tans; dès que les officiers verront un homme » ivre, ils prendront de suite les précautions né-» cessaires pour l'empêcher de faire naître du tu-» multe. Les officiers attachés aux compagnies, » ne les quitteront jamais, sous quelque prétexte » que ce soit, surtout pendant la marche.

» Le lieutenant-colonel commandant
 » en chef la colonne mobile.
 » Signé, Niellon.

» Le colonel, Signé, PARENT.

» Le commandant d'artillerie,

» Signé, H. Kessels ».

Le 14 octobre, nous nous mîmes à la poursuite des Hollandais pour nous diriger sur Anvers; vers les huit heures, la colonne se porta de Louvain sur Aerschot où elle fit halte; la proclamation ci-dessous fut de suite expédiée à toutes les communes des environs et dans toute la Campine, et le soir nous arrivâmes à Beggynendyck, où nous bivouaquâmes, et prîmes nos mesures pour attaquer Lierre le lendemain. Pendant la nuit j'envoyai à Lierre un homme de confiance, porteur d'une lettre pour

M. d'Hennin, contrôleur des contributions, et mon ancien collègue; je lui demandai dans cette missive des renseignemens positifs sur la force et la position de l'ennemi dans cette ville, ainsi que sur l'esprit de ses habitans, je l'engageais en même temps à venir metrouver le lendemain, vers midi, à Heyst op den Berg, pour me faire part de ce qu'il aurait pu apprendre.

PROCLAMATION.

- « Braves Campinois et habitans de la province » d'Anvers :
- » d'Anvers :» Le gouvernement provisoire a jeté avec solli-
- » citude les yeux sur vous. Il dirige des forces
- » imposantes contre l'ennemi qui opprime encore
- » vos contrées; avant peu vous serez délivrés de
- » son joug odieux. Ralliez-vous autour du drapeau
- » qui flotte au milieu des légions nationales qui
- » viennent à votre secours. Si les Hollandais osent
- » attendre ces légions, sonnez le tocsin dans vos
- » villes et dans vos communes: venez vous joindre
- » à ceux qui sont prêts à répandre leur sang pour
 » vous rendre à la liberté, dont jouissent déjà tous
- » vos frères des autres parties de la Belgique.
- » Au quartier-général d'Aerschot, le 14 oc-» tobre 1830.

» Le lieutenant-colonel chargé du commande-» ment de la troisième colonne combinée.

» Signé, Niellon.

» Le commandant d'artillerie de la » susdite colonne.

» Signé, H. Kessels. »

« Le commandant de la garde bourgeoise et » mobile de Louvain, inspecteur aux revues, vous » appelle aux armes. Il s'est joint aux forces impo-» santes du brave peuple Belge qui se dirigent dans » vos contrées pour attaquer les Hollandais qui » vous oppriment encore. Déjà, il a fait planter le » drapeau national dans plusieurs de vos com-» munes; que les Campinois et tous les vrais pa-» triotes de la province d'Anvers se joignent à lui, » et notre triomphe est certain. Informez les Belges » encore au service des Hollandais, qu'ils quittent » les rangs d'une nation qui a désolé notre patrie » par les atrocités commises dans la capitale; ils » seront reçus chez nous à bras ouverts et ils pour-» ront concourir au succès de notre belle cause. » Aerschot, le 14 octobre 1830.

» Signé, Jean Deneef ».

On partit, le 15, vers la pointe du jour; arrivé à Heyst, j'y trouvai M. d'Hennin qui avait été exact au rendez-vous, et qui nous fournit des renseignemens précieux (1). La colonne continua sa marche jusqu'à un quart de lieue de Lierre, et les paysans nous apprirent en chemin que les Hollandais à Lierre étaient déjà prévenus de notre arrivée, et en mesure de nous recevoir. On fit halte sur la route et M. le colonel Niellon m'engagea à monter à cheval pour faire une reconnaissance vers la ville; je pris un drapeau tricolore, et accompagné de M. Martens, aujourd'hui officier des chasseurs Niellon, nous arrivâmes à environ 400 pas de la ville où j'aperçus l'infanterie hollandaise ayant en tête M. le colonel comte de Lens à cheval (de Gand), et rangée en bataille hors de la porte de Louvain; je franchis le glacis et arborai notre drapeau sur un moulin tout contre les fossés de la ville, en dépit des sentinelles, qui me tirèrent quelques coups de fusil en se repliant sur le gros de leur troupe Le peuple en apercevant ce signe de liberté se mit à crier : Vivent les Belges.

Mes observations terminées, je fus rendre compte au commandant de la colonne de ce que j'avais vu; il me chargea alors d'aller en parlementaire sommer le commandant hollandais d'évacuer la ville, dans l'espace de cinq minutes, sans quoi nous



⁽¹⁾ En reconnaissance de ces renseignemens, qui nous furent précieux, les autorités d'alors promirent à M. d'Hennin un avancement, que jusqu'ici il n'a point obtenu.

nous en emparerions de vive force. Mes canons étaient braques contre les portes, à une distance de 500 pas, et l'infanterie formée en colonne serrée était prête au premier signal à charger à la bayonnette. Arrivé près de la porte, j'aperçus le colonel de Lens qui me cria de loin que je pouvais avancer sans crainte, et que sur sa parole d'honneur il ne me serait fait aucun mal. Arrivé près de lui, il me reconnut et me dit qu'il était flatté de traiter avec moi, et me demanda ce que je voulais : je lui sis part alors de l'objet de ma mission, en l'assurant que nos troupes étaient décidées à monter à l'assaut. Pendant ces pourparlers, un de nos bataillons s'avançant au pas de charge se disposait déjà à passer la rivière, et notre artillerie se dirigeait directement vers la porte de la ville prête à faire feu. Le commandant ennemi voyant nos dispositions hostiles, me demanda une heure; je sis appeler le colonel Niellon et l'évacuation immédiate fut convenue; et tandis que les Hollandais sortaient par la porte d'Anvers, les nôtres entraient par celle de Louvain, aux acclamations unanimes du peuple et des militaires belges, qui se joignirent à nous. Dans le nombre se trouvaient les capitaines Paris, Delwaert et Godart, et plusieurs autres officiers. Au moyen de cette capitulation, nous évitâmes l'effusion du sang, car l'ardeur de nos soldats était portée au comble, et la troupe commençait même à murmurer de n'être pas montée à l'assaut. Il est de fait que si les Hollandais avaient opposé la moindre résistance pour défendre la ville, ils auraient tous été passés au fil de l'épée, je fus même obligé de me placer devant la bouche des canons pour empêcher qu'on ne tirât sur eux. C'est dans de semblables circonstances que l'on peut apprécier la différence qui existe entre des troupes disciplinées et des volontaires patriotes.

La prise de possession de la ville de Lierre pouvait sans contredit être considérée comme un événement de la plus haute importance pour le succès de la campagne; elle eut pour résultat de forcer les Hollandais d'évacuer leurs positions aux ponts de Walhem et de Campenhout, puisque là nous nous trouvions sur leurs derrières et il ne restait à l'ennemi d'autre refuge que la place d'Anvers. Il est inconcevable que les généraux ennemis et même le prince Frédéric, qui précédemment étaient venus passer les troupes en revue à Lierre, n'aient rien fait pour mettre cette ville à l'abri d'un coup de main; nous avons appris plus tard par des officiers belges sortis de leurs rangs que la hardiesse de nos troupes avait déconcerté les généraux hollandais et que leurs soldats étaient toutà-fait démoralisés. La perte de Lierre fut si sensible aux Hollandais que le colonel de Lens en fut disgracié et que le prince de Saxe-Weimar se vanta de venir la reprendre le lendemain.

La ville, n'ayant que des remparts en terre, n'of-

frait qu'une défense purement passive : en conséquence, je la fis fortifier provisoirement en y établissant de fortes barrières, pratiquant de larges coupures, des abattis au-dehors et en faisant élever des retranchemens le long des remparts, afin de garantir nos troupes en cas d'attaque. Tout étant ainsi disposé, notre position offrit un coup-d'œil imposant : de distance en distance on apercevait, la nuit, les feux de nos bivouacs; toute la population sur pied, et les cris répétés des sentinelles : prenezarde à vous, prolongés sur toute la ligne, faisaient voir que nous étions sur nos gardes.

A peine étions nous en ville depuis une heure que des cris aux armes nous annoncèrent l'arrivée de l'ennemi par la porte de Malines; je montai à cheval, et me dirigeai vers cette porte contre laquelle j'aperçus quelques hussards hollandais du 6º régiment, je les pris d'abord pour des déserteurs, mais eux m'ayant reconnu à mon écharpe tricolore, m'envoyèrent une décharge de leurs carabines, et partirent au galop; ce fut en vain que je les poursuivis pendant un quart d'heure. J'ai tout lieu de croire que ces cavaliers étaient des ordonnances ou des vedettes, qui croyaient rentrer à leur poste ignorant la reddition de la ville.

Pendant que je veillais à la défense de la place, le colonel Niellon de son côté s'occupait à organiser les compagnies de volontaires, le corps franc de M. Parent venant d'être définitivement réuni au sien.

Attaque de Duffel, près de Lierre, le 17 octobre 1830.

Le lendemain de notre entrée à Lierre, M. Niellon commandant en chef de la colonne, m'invita à pousser une reconnaissance sur la route de Malines, attendu que des patrouilles ennemies rôdaient aux environs.

Je partis à une heure de l'après midi, accompagné de trois cavaliers, et à trois quarts de lieue de la ville, j'aperçus les vedettes ennemies. Je m'en approchai à une centaine de pas, le drapeau belge en main, en leur criant de se réunir à nous, s'ils étaient belges, d'abandonner les rangs de nos oppresseurs, et leur promettant cent francs pour chaque cheval. Pour toute réponse ils m'envoyèrent des coups de carabine, et se sanvèrent au galop. Je les poursuivis avec mes deux cavaliers en leur déchargeant nos pistolets; mais dés qu'ils eurent rechargé leurs carabines, et qu'ils se trouvèrent en nombre supérieur, ils nous firent rétrograder à notre tour. Cette escarmouche dura ainsi environ deux heures : je reçus alors un renfort de douze volontaires accompagnés d'un trompette de la légion parisienne, et d'un de mes fils à cheval. Nous nous trouvions donc au nombre de 13 fan-

tassins, parmi lesquels se trouvaient MM. Dansaert fils, et Pelsener, volontaires de Bruxelles, et de cinq cavaliers. Je disposai les premiers des deux côtés de la route, les faisant avancer en tirailleurs vers Duffel, tandis qu'avec mes cavaliers je chargeais l'ennemi en rase campagne; nos tirailleurs eurent bientôt abattu deux hussards hollandais, et ayant gagné du terrain, s'avancèrent jusqu'à vingt minutes de distance de Duffel. Là je vis les hussards rangés en bataille, en avant du village, leurs vedettes repliées sur eux; aussitôt je détachai quelques hommes de mon petit peloton, et les envoyai dans un bois à la droite de la route. Ils y parvinrent bientôt contre un moulin à l'entrée du village, d'où ils tiraient si juste que chaque coup portait, et qu'à chaque instant on voyait des cavaliers tomber de leurs chevaux. Dès que nous fûmes maîtres du moulin, je sis sonner la charge par mon trompette, et feignant d'avoir reçu des renforts en cavalerie, nous cinq cavaliers, nous nous lançâmes au grand galop, et à quatre heures de l'après midi, nous entrâmes dans Duffel. Le croirait-on, nous mimes en fuite deux escadrons de hussards commandés par le colonel van Balveren; leur fuite devant une petite poignée de patriotes, démontre jusqu'à quel point ils étaient démoralisés, et c'est bien ici le cas de dire que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Ce fait d'armes extraordinaire

a été attesté officiellement par la régence de Duffel, en voici le certificat.

« Nous soussignés, bourgmestre et échevins de la » commune de Duffel', province d'Anvers, arron-» dissement de Malines, certifions avec une vraie » satisfaction et comme un fait d'armes remarqua-» ble, que, le 17 octobre, à 4 heures de l'après » midi, M. H. Kessels, commandant l'artillerie » mobile de la 1re brigade a attaqué, avec douze » volontaires et cinq cavaliers, chassé et poursuivi » deux escadrons de hussards hollandais, nº 6, » commandés par le colonel van Balveren qui se » trouvaient postés dans notre commune, et que » son fils Herman, actuellement sous-lieutenant » d'artillerie, âgé de 16 ans, était le premier » qui, monté sur un cheval gris, ayant un dra-» peau tricolore à la main, entra au galop dans » notre village et qu'il planta de suite sur la tour, » et fit sonner le tocsin, les hussards étaient au » nombre de 250 avec 20 officiers.

» En foi de quoi, nous délivrons le présent cer-» tificat qui attestera la lâcheté de ces troupes hol-» landaises, et un fait d'armes qui mérite d'être » cité dans les annales de notre révolution.

» Duffel, le 17 octobre 1831. »

(Suivent les signatures.)

Je iis aussitôt sonner le tocsin et arborer le drapeau belge sur le clocher; les habitans, munis de pelles et de pioches, furent employés à élever un retranchement le long de la rivière, de notre côté du pont, afin d'y poster nos fantassins et d'y mettre deux canons en batterie; j'envoyai ensuite en courrier, le sieur Dansaert, de Bruxelles, porteur d'une lettre au colonel Niellon, pour lui demander un renfort de 200 hommes et deux pièces de canon, afin de me soutenir dans cette position avantageuse, communiquant avec la colonne du général Mellinet, à Malines, et la nôtre à Lierre. A peine étions-nous établis dans le village, que nous fûmes attaqués par les tirailleurs de la 13e division, et le feu ne cessa que vers le soir; cependant nous conservames notre position: dans cette affaire j'eus trois hommes tués et deux grièvement blessés; mon cheval le fut aussi à la tête.

En attendant le renfort de Lierre, j'avais placé mes cavaliers à la droite, hors du village, pour éclairer la route par où les hussards avaient fui. Les fantassins formèrent leur bivouac en potence du pont; mais à 10 heures et demie du soir, au moment où mon fils et le sieur Dansaert distribuaient des vivres à nos soldats, nos vedettes accoururent au galop en criant aux armes! et au même moment, je fus attaqué par l'infanterie ennemie qui s'avançait en colonne serrée sur le village. Nous n'eûmes pas même le temps de songer

à battre en retraite, nous devions tous nous rendre ou périr, et ce sut ce dernier parti que nous primes, résolus à vendre chèrement notre vie : je m'élançai donc avec notre troupe dans une maison située près de notre bivouac, pour nous y désendre jusqu'à la dernière cartouche, en tirant par les fenêtres. A peine y étions-nous entrés, que nous reçûmes une décharge de mousquetterie par les croisées, l'ennemi ayant fait face à la maison; dans cette pénible situation, nous nous défendîmes pendant une demi-heure. L'ennemi qui nous sommait en vain de nous rendre, voyant notre opiniatre résistance, prit le parti de mettre le feu à la porte de la maison, en amoncelant du bois et le feu de notre bivouac. Nous étions prêts à périr par le seu ou par le plomb; j'aperçus en ce moment une petite fenêtre donnant sur le derrière de la maison, et je dis à mes hommes que la seule chance de salut qui nous restait, était de sauter par cette fenêtre malgré sa hauteur; je fis le premier ce saut périlleux, et tombai dans une mare. remplie d'eau puante; mon fils m'y suivit, puis mon trompette; mais les autres ayant hésité trop long-temps, furent faits prisonniers au nombre de huit : mon hussard fut fusillé sur-le-champ, et son cadavre ayant été coupé par morceaux, fut jeté à la rivière!!! Mon cheval et celui de mon fils, se trouvant à la porte, furent pris par l'ennemi. Il est certain que nous ne dûmes

notre salut qu'à l'obscurité de la nuit, car la cavalerie ayant tourné le village, nous fûmes forcés de rester long-temps couchés ventre à terre dans les champs labourés. Par le plus grand bonheur, nous parvînmes à regagner Lierre au milieu de la nuit; le bruit y était déjà répandu que nous avions tous été fusillés.

Il est certain que si le colonel Niellon eût envoyé le renfort que je lui avais demandé, le pont de Walhem, où les Hollandais se trouvaient postés, n'eût jamais été brûlé, et qu'une attaque combinée alors avec la colonne du général Mellinet, aurait mis l'ennemi entre deux feux, puisque nous nous trouvions sur leur derrière; de sorte que nous aurions pu avancer sur Anvers huit jours plus tôt: l'importance de la possession de Duffel était indubitable et assurait le succès de nos opérations sur Anvers.

Attaque de Lierre par les Hollandais.

Le fameux Saxe-Weimar s'était vanté de reprendre Lierre de vive force le 18, et de punir les Belges d'avoir eu l'audace de forcer un colonel, comte de Lens, commandant une garnison hollandaise de fuir devant eux et d'évacuer la ville; mais nous allons voir que le fanfaron avait compté sans son hôte. Vers les 9 heures du matin, l'attaque fut d'abord dirigée sur la porte d'Anvers; toute notre infanterie fut convenablement postée le long des remparts pour recevoir l'ennemi; un obusier et une pièce de 6 furent placés à cette porte, une autre pièce de 6 à celle de Malines, une encore à celle de Louvain. Il faisait un temps superbe et l'air était vif, nous aperçûmes de loin la cavalerie avançant sur nous en colonne serrée, et bientôt on vit, au moyen d'une longue vue, que l'ennemi avait amené avec lui une batterie et que son infanterie formait l'arrière-garde. J'avais eu soin pendant la nuit de bien barricader les portes, d'établir de larges coupures et des abattis très-élevés à l'extérieur.

Je laissai donc avancer cette cavalerie jusqu'à la distance de 200 pas, et alors je démasquai mon artillerie et saluai l'ennemi par deux décharges à mitraille, puis à ricochet. Il est impossible de se faire une idée de la confusion qui se mit de suite dans les rangs des cavaliers. En un clin-d'œil ils firent demi-tour et se sauvèrent au galop; mais je continuai à les canonner, et on voyait de loin les morts traîner à côté de leurs chevaux. L'ennemi ayant alors démasqué sa batterie, tira des coups de canon pendant quelque temps; mais leurs boulets, passaient presque tous au-dessus de nos têtes; deux seulement vinrent frapper le parapet.

Après avoir tiré une trentaine de coups, l'artil-

lérie hollandaise se retira aussi hors la portée et prit position à environ 2000 pas de la ville, où elle se retrancha à cheval sur la route. Quoi qu'il eût été convenu entre le colonel Niellon et moi, de nous tenir sur la défensive, nos tirailleurs sortirent des portes et se mirent à la poursuite de l'ennemi. Nos jeunes soldats improvisés qui n'avaient jamais été à même d'observer les effets de l'artillerie, se comportèrent à merveille, et leur courage augmentait en même temps que leur confiance en cette arme. Vers midi une attaque générale eut lieu sur les trois portes, et la fusillade à l'entour des fossés de la ville commença à s'engager de part et d'autre pendant le reste de la journée. L'attaque de la porte d'Anvers ayant été repoussée à deux différentes reprises par notre artillerie, et l'ennemi s'étant aperçu que ce poste était trop bien défendu, et l'exposait trop au feu de mes pièces, vu la rectitude de la route et l'effet de mes coups à ricochets, il se tint pendant quelque temps en observation, en se contentant d'envoyer de droite et de gauche des tirailleurs, qui s'avançaient vers la ville à travers les champs. L'ennemi se taisant ainsi à la porte d'Anvers, je fis mobiliser mes deux pièces pour aller au secours des points les plus menacés.

L'ennemi ayant concentré alors ses forces dans le faubourg de Lipse, d'où il pouvait mieux s'approcher de la ville, à l'abri des petits bois et des arbres de la route, nous fûmes un moment en péril; le colonel Niellon placé dans un moulin, s'en aperçut à temps et me fit dire par le capitaine Godart, faisant fonctions d'officier d'état major, de venir de suite avec deux pièces; j'arrivai avec beaucoup de peine, mais il était encore temps, et des remparts, je fis voler la mitraille au milieu de leur colonne qui déjà marchait sur la porte. Cette réception ne parût pas être de leur goût, car ils commencèrent bientôt à se replier sur le faubourg.

Les tirailleurs ennemis s'éparpillèrent alors dans un bois sur la gauche du faubourg, et y restèrent toute la journée à tirailler; mais sans perdre de temps, je sis saire quelques décharges à mitraille sur ce bois, et en peu d'instans je les forçai de déguerpir pour se replier sur le gros de leur colonne, dans le saubourg même (1). Le seu ne cessa de part et d'autre, qu'à la nuit tombante. Cette attaque combinée sur trois points à la sois, par des colonnes composées de troupes de toutes armes, sur repoussée avec un succès éclatant, et à la honte du présomptueux Saxe-Weimar, qui prit la suite avec une armée de sept mille hommes, bien équipée, bien approvisionnée, et ayant une sorte artillerie légère. En résumé, cette journée sur

⁽¹⁾ A la porte de Malines la mousqueterie de l'ennemi ne cessa que quand notre artillerie l'eût débusquée de ses positions.

des plus glorieuses pour nos armes, et il faut le dire, ce succès fut principalement dû à nos quatre pièces d'artillerie, qui se portaient alternativement sur tous les points attaqués : aussi Saxe-Weimar disait pendant l'action à ses officiers : Ce diable de Kessels nous fait le plus de mal.

Dans la soirée, je m'occupai à faire abattre le petit bois hors de la porte de Lipse, à l'endroit où les Hollandais avaient tenu si long-temps. Toute notre troupe coucha au bivouac, sur les remparts, et les Hollandais occupèrent les maisons du faubourg, tandis qu'une autre partie campait dans les champs; à onze heures du soir, ayant aperçu leurs feux, je lançai quelques obus dans leur camp, afin de les inquiéter, et pour augmenter encore, s'il était possible, leur terreur en leur montrant que nous étions bien sur nos gardes.

A la suite de ces affaires, le bulletin suivant fut publié à l'armée et dans toute la Belgique.

BULLETIN.

- « La journée du 18 octobre a été glorieuse » pour nos armes. Attaqué dans Lierre, sur quatre
- » points à la fois, par les colonnes composées de
- » toutes armes, commandées par le duc de Saxe-
- » Weimar, M. le lieutenant-colonel Niellon, sut,
- » par des dispositions sagement combinées, et sa

» bravoure connue, les refouler successivement.

» L'artillerie dirigée par M. Kessels, a porté » les plus grands ravages dans les rangs de l'en-» nemi; le feu de l'infanterie lui a fait éprouver » une perte considérable. Des sorties faites à pro-» pos, déterminèrent promptement sa retraite.

» La perte du côté des Hollandais, a été de » trois cents hommes, tant blessés que tués; parmi » ces derniers se trouve le colonel de la 10° divi-» sion. La nôtre ne s'élève pas à 30 hommes mis » hors de combat.

» La troupe s'est conduite avec bravoure; plu-» sieurs traits d'héroïsme ont signalé cette journée.

» Par estafette partie de Malines, à 6 heures du » soir, M. le général Mellinet fait connaître que » cette ville est dans un calme parfait; que le gé-» néral Van Geen vient d'arriver à Anvers, et qu'il » donne l'ordre à toutes les troupes de se retirer » au-delà du Moerdyk.

» Le général de brigade, commandant provi-» soirement, en chef, les troupes belges.

» Signé, Nypels. »

Le lendemain 19, l'attaque devint plus sérieuse encore que la veille, et commença à la porte de Malines, où une forte colonne ennemie s'était avancée, après avoir, pendant la nuît, longé les murs d'un cimetière, d'un moulin et d'une chapelle, qu'ils avaient crénelés. De là ils tiraient sur nous sans danger à la distance de 100 à 150 pas. Leur position se trouvait assez forte; je fis jouer mon artillerie contre ces murs, ce point étant celui d'où ils voulaient tenter de forcer l'entrée de la ville, mais notre seu sit peu d'effet; alors le colonel Niellon fit sortir son infanterie pour aller les déloger de cette position, où une vive fusillade s'engagea, Nous apprîmes, par quelques prisonniers, que Saxe-Weimar avait mis un bataillon de punition en première ligne, en promettant aux soldats leur grâce et des récompenses, s'ils pouvaient parvenir à entrer en ville; vers onze heures, le colonel Niellon qui s'était placé en observation dans un moulin situé sur le rempart, vit une sorte colonne ennemie, qui s'avançait sur le faubourg de Lipse : elle était composée presque entièrement de soldats condamnés, que l'on fit avancer à travers les champs en colonne serrée, pour nous attaquer presque jusqu'au bord du fossé du rempart, menaçant de prendre la ville d'assaut; nous les reçûmes par une bonne fusillade de tout le front de notre ligne; mais le nombre des assaillans augmentant toujours malgré le feu de la mousquetterie, je vins alors me placer avec un obusier à côté du moulin où était le colonel, et de là je les mitraillai impitoyablement; ce fut un véritable massacre, car nos biscayens et nos obus, labouraient la terre au milieu de leurs rangs.

Les braves Jenneval, De Mérode, le colonel

Niellon et le capitaine Godart, placés au haut d'un moulin, applaudissaient à la justesse de mes coups.

Il m'a toujours paru impossible de comprendre quels pouvaient être le but et les intentions de l'ennemi, car il se portait tantôt à droite, tantôt à gauche, à travers les terres labourées, toujours à découvert, et perdant beaucoup de monde, par l'effet de notre artillerie. Cependant nous apprimes par la suite, par des déserteurs suisses, que Saxe-Weimar faisait replier de force les malheureux qui cherchaient à se soustraire aux ravages inévitables de notre mitraille, voulant à tout prix réussir à reprendre la ville. Pendant toute l'après-midi, la porte de Lipse fut sérieusement menacée, et vers trois heures, le colonel Niellon s'aperçut que l'étatmajor ennemi s'établissait au cabaret de la Maison Blanche, à l'entrée du faubourg; ces messieurs ayant ouvert les volets donnant sur la ville, pouvaient de là, reconnaître facilement nos positions et nos forces; il n'y avait en ce moment pas d'artillerie sur ce point, et d'après les récits des déserteurs, l'ennemi voulait tenter l'assaut sur cette partie de l'enceinte. Niellon me fit prévenir de ce qui se passait, et j'arrivai sur le champ avec deux pièces masquées par l'infanterie, et me postai à côté de la porte. Comme j'avais fait avancer mes pièces sans chevaux à la bricole, elles se trouvaient déjà en batterie, que l'état-major de l'ennemi ne s'en doutait nullement; en un instant, je fis tirer à la fois,

sur la Maison Blanche, de mes deux pièces, dont les boulets perçaient les murailles; la confusion se mit aussitôt parmi eux; mais, malheureusement le cabaretier étant monté pour servir de la bierre aux officiers hollandais, reçut un coup de boulet, qui lui ouvrit le ventre et l'étendit mort à leurs pieds; le cadavre de ce malheureux ne fut retrouvé que deux jours après sur un tas de paille. Notre feu continuant sur la maison, la curiosité des Hollandais fut bientôt satisfaite, et leur ardeur martiale se ralentit de beaucoup, car s'ils n'avaient pas sur le champ évacué le cabaret, je n'y aurais pas laissé pierre sur pierre, tant mes coups portaient juste; lorsqu'ils furent dehors je continuai à tirer sur eux à ricochets, et un seul boulet tua un officier et douze soldats, qui s'étaient adossés obliquement contre un mur, et alla tuer également le cheval de Saxe-Weimar, sous son cavalier, celui-ci perdit alors l'envie qu'il avait eue de nous attaquer sur ce point, et il se retira prudemment jusques hors du faubourg.

Tranquille sur ce point, Niellon sortit avec quelques tirailleurs par la porte d'Anvers, pour observer le mouvement rétrograde de l'ennemi, il était en ce moment accompagné de MM. les volontaires De Mérode et Jenneval; mais ayant eu l'imprudence de s'avancer trop près de leurs retranchemens au milieu de la chaussée, en tirant sur leurs vedettes, les Hollandais démasquèrent leur artillerie, et commencèrent à faire feu; malheureusement un de leurs derniers boulets atteignit mortellement le brave Jenneval qui, selaissant emporter par l'ardeur de bien ajuster ses coups de carabine, s'était mis trop à découvert. Cette perte nous fut d'autant plus pénible que cette sortie partielle ne pouvait avoir aucun résultat utile. Nos gens rentrèrent donc en ville, en apportant avec eux les morts et les blessés.

Vers onze heures du soir, je fis comme la nuit précédente lancer des obus dans le camp ennemi, afin de les tenir continuellement en alerte, car je savais que ces projectiles leur faisaient peur, et que malgré la fatigue, presque tous étaient restés sous les armes pendant la nuit; ces obus mirent le feu à deux granges, où quelques-uns des leurs étaient allés se reposer.

Le 20, à la pointe du jour, je sortis par la porte de Malines, avec des ouvriers pour faire démolir les murs du cimetière ainsi que la chapelle, derrière lesquels l'ennemi s'était retranché les deux jours précédens. Je montai ensuite à cheval avec quelques hommes, et nous sîmes une reconnaissance autour de la ville; voulant rentrer par la porte d'Anvers, en prenant des chemins de traverse, je faillis être pris par un piquet de lanciers, postés en observation près d'un sentier qui conduisait à une ferme : fort heureusement deux coups de fusil tirés sur eux par mes éclaireurs en

traversant un champ, m'avertirent du danger que je courais; sans perdre de temps, je franchis un fossé, et j'eus celui de rebrousser chemin. Cette journée se passa assez tranquillement, jusqu'à 4 heures de l'après-midi, que les Hollandais après avoir élevé une barricade à l'entrée du faubourg de Lipse, commencèrent une nouvelle attaque contre mes pièces qu'ils tentèrent en vain de démonter en tirant sur elles sans discontinuer pendant deux heures; mais je ne tardai pas à détruire leurs ouvrages à coups d'obus, et à les forcer ainsi d'abandonner cette position. Nos braves volontaires brûlant d'en venir aux mains avec les Hollandais, commencèrent à traverser les fossés de la ville en bateaux, la sortie par les portes étant interdite, et à se porter en avant au pas de charge, jusqu'aux retranchemens ennemis, déjà abandonnés; ils poursuivirent les Hollandais jusques dans le faubourg, mais là les coups de fusil tirés par les croisées, les forcèrent de s'arrêter et même de rétrograder sur la ville, vu que l'ennemi s'était retiré à dessein de nous tendre un piége. Ce fut dans cette affaire que le jeune Niellon fut tué, ainsi que plusieurs autres volontaires. Dès que nos ' tirailleurs furent rentrés, je fis lancer dans le faubourg quelques obus qui firent un très-bon effet, car l'ennemi se retira, emmenant avec lui vingttrois voitures de blessés, et un bon nombre de tués, parmi lesquels un officier supérieur de la

7º division. M. Vanderburgt, alors lieutenant des hussards nº 8, actuellement capitaine des chasseurs à cheval, m'a déclaré depuis, qu'au moment où il venait de porter une dépêche à Saxe-Weimar, dans le faubourg de Lipse, un biscayen vint frapper son étrier et passa entre leurs deux chevaux. Là-dessus ce général s'écria: Ces b...... là m'en veulent, à ce qu'il paratt! car voilà deux fois que je l'échappe belle dans ce faubourg.

Dans la nuit, et à un signal convenu, je fis faire simultanément plusieurs décharges d'artillerie, aux trois portes pour inquiéter l'ennemi, qui depuis la pointe du jour n'avait pas un instant de repos.

Le 21 la journée se passa paisiblement; dans l'après-midi le colonel Niellon me chargea du commandement du convoi funèbre des braves Jenneval et Niellon, dont les corps après avoir été embaumés furent transportés à Bruxelles, pour y recevoir le sépulture réservée aux défenseurs de la révolution. A la sortie de la ville tos les honneurs militaires leur furent rendus. Un peu plus tard, notre infanterie sortit par la porte de Lipse à la poursuite de l'ennemi, jusqu'à une demi-lieue de la ville; nous étions convenus, M. Niellon et moi, de faire occuper le faubourg par un bataillon et deux petites pièces de montagne; les lieutenans Van der Gheyn et Cohen, furent chargés de cette mission, et il leur fut spé-

cialement recommandé de s'établir militairement, et de ne point songer à se reposer, mais de rester sur le qui vive pendant toute la nuit; ils remplirent parfaitement leurs instructions, car avant la nuit venue, ils s'étaient déjà fortifiés par des barricades, et toutes les avenues du faubourg étaient si bien gardées qu'il n'y avait pas lieu de craindre une surprise.

Le 22, à la pointe du jour, nos avant-postes hors du faubourg de Lipse, furent attaqués et forcés de se replier; mais le lieutenant Cohen qui s'était posté sur une éminence près d'un moulin, y mit ses canons en position, et fit plusieurs décharges sur l'ennemi, qui croyait déjà reprendre le faubourg: notre infanterie, échelonnée derrière le moulin, poursuivit alors l'ennemi qui se retira à une distance respectueuse.

Il fut alors convenu avec le colonel Niellon de diviser nos forces en deux colonnes, et d'opérer un mouvement combiné pour déloger l'ennemi qui, depuis quatre jours, s'était retranché à 3000 pas de la ville sur la route d'Anvers, de tâcher de l'entourer et de le mettre entre deux feux. Niellon sortit par la porte de Malines, sur la gauche de l'ennemi, et moi sur sa droite, par la porte de Lipse. Chaque colonne ayant deux pièces d'artillerie, notre dessein était de le prendre à dos, en faisant faire à chaque colonne un détour d'environ une lieue. Ce mouvement bien combiné eut lieu;

je fis un détour de cinq quarts de lieue par les chemins de traverse, afin de pouvoir attaquer l'ennemi; j'eus en effet le bonheur d'atteindre mon but, après m'être fait éclairer convenablement. Parvenue au moulin de Vreemde, mon avantgarde fut attaquée dans un endroit entouré de taillis, où l'ennemi, pour convrir sa gauche, avait construit une forte redoute; je détachai autant de monde que ma position le permettait, me réservant les meilleures troupes pour couvrir mon artillerie, Deux fois nous fûmes repoussés, mais étant enfin parvenus à faire éclairer le bois à droite et à gauche de la route, je sis avancer le lieutenant Cohen avec une pièce de six pour soutenir l'infanterie, et les exciter à marcher en avant, mais ce fut en vain; les Hollandais tenaient ferme derrière leurs retranchemens, et nos boulets ne les inquiétaient même pas; indigné de consommer ainsi mes munitions inutilement, j'avançai à environ 200 pas de l'ennemi avec mon obusier, où les balles hollandaises pleuvaient de telle sorte, que je restai presque seul à la pièce avec le lieutenant Cohen et mon fils aîné, et 5 à 6 volées ayant suffi pour faire une brêche au retranchement, je m'aperçus du succès de mon entreprise. J'avançai encore et commandai à l'infanterie qui se tenait échelonnée des deux côtés de la route, d'avancer sans tirer, la bayonnette en avant; le brave De Mérode se mit à leur tête, et alors l'ennemi

abandonna ses positions lorsque nous n'étions plus à cent pas de lui.

L'ennemi fit sa retraite en bon ordre, car il n'abandonna ses retranchemens qu'après avoir perdu beaucoup de monde, et se voyant sur le point d'être entouré: car j'avais expédié le premier bataillon des volontaires Niellon sur la droite pour le prendre en flanc, pendant que j'avançais toujours avec mon obusier, suivi d'une pièce de six, etc.

Qu'il me soit permis de payer ici mon tribut d'éloges à la valeur et au sang froid du brave comte de Mérode, que l'on vit toujours à la tête des volontaires, les encourageant par son exemple. Les lieutenans Barthels, Van der Gheyn, Napoléon Lecomte, Liesbach, Pontus, Poutrain et George, à la tête de la colonne, franchirent les premiers retranchemens de l'ennemi et y arborèrent leurs bonnets tricolores au bout de leurs fusils.

A peine maîtres du retranchement, j'y fis placer mon obusier à barbet, et poursuivis l'ennemi avec ma pièce de six jusques sur la route de Lierre à Anvers, à 400 pas environ au-delà de leur barricade pratiquée à travers de la chaussée. Il était environ une heure, et il paraît que l'ennemi venait de recevoir une distribution de vivres, car nous trouvâmes sur le champ de bataille, outre des armes, des pains et des marmites encore remplies de soupe, le tout éparpillé avec leurs morts. Nos soldats profitèrent de l'occasion et firent honneur à la cuisine hollandaise; M. De Mérode et moi nous en fîmes autant, quoique l'on nous eût assuré que la soupe était empoisonnée, ce qui n'était guère présumable.

Je reçus un moment après une depêche de M. Niellon, apportée par le capitaine Godart, qui arrivait ventre à terre; ce premier m'engageait à être circonspect, à ne pas trop m'avancer, de crainte d'être entouré et de n'avoir plus de moyen de retraite. Je répondis à l'officier: « M., dites au » colonel Niellon que nos braves ont mangé les » vivres des Hollandais, qu'ils ont trouvé leur » soupe fort bonne dans la redoute que je viens » d'emporter à la bayonnette; que toutes les dis- » positions exigées par la prudence ont été prises, » et que sur ma tête je lui réponds du succès. »

Après une demi-heure de repos, je fis éclairer le terrain devant moi, et j'appris bientôt que l'ennemi était en force sur ma gauche, dans un bois; j'y envoyai quelques tirailleurs, qui, appuyés de plusieurs décharges à mitraille, les eurent bientôt fait déloger.

L'intrépidité du premier bataillon de Niellon que j'avais tenu en réserve pour le moment décisif, fut admirable, tous les officiers en général bravèrent le danger, et se mêlèrent même avec les tirailleurs pour entrer dans le bois; ayant déjà à Lierre apprécié l'importance et le succès de l'artillerie, qui les protégeait si puissamment, ils n'auraient pas reculé d'une semelle, ils se seraient tous fait hacher plutôt que d'abandonner mes pièces.

Ce succès porta au comble l'enthousiasme de ces soldats improvisés, chaque coup de canon bien pointé ajoutait à leur élan, et j'allais donner le signal de marcher sur la barricade dont je viens de parler, lorsque le même capitaine Godart, arrivant à franc étrier, vint m'annoncer que le colonel Niellon était battu et repoussé, et que les Hollandais marchaient sur Lierre, dans la direction de la porte de Malines; il m'ordonnait de venir de suite à son secours, pour sauver la ville d'un coup-demain, et d'opérer ce mouvement rétrograde avec célérité et prudence. Un coup de foudre ne nous aurait pas plus interdits que cette nouvelle! Mes soldats refusèrent un instant d'obéir à cet ordre et tous dirent pourquoi battre en retraite, lorsque nous avons battu l'ennemi? J'avoue que je balançai un instant, mais réfléchissant qu'en les chassant de cette position, les Hollandais iraient grossir la colonne opposée à Niellon, qui menaçait la ville, je fis sonner la retraite, et quand mes tirailleurs furent tous rentrés, je sis un mouvement rétrograde, avec toute la célérité possible. Parvenu à une demi - lieue de Lierre, je me dirigeai vers le point où je présumais que Niellon devait se trouver

engagé, afin de le secourir; mais quelle fut ma surprise, je n'entendis pas un seul coup de fusil, et j'entrai en ville où je trouvai le colonel Niellon occupé tranquillement à dîner avec ses officiers; il me dit alors que les deux pièces d'artillerie qu'il avait avec lui ne l'avaient pas bien secondé et qu'il avait été forcé de battre en retraite.

Ainsi fut manqué le succès de notre opération combinée, tous nos officiers en témoignaient leur mécontentement, car si la colonne de Niellon eût aussi bien opéré que la nôtre, l'ennemi se serait trouvé entre deux feux, et moi je me serais infail-liblement emparé de son artillerie; car me trouvant sur ses derrières, il ne lui restait d'autre partique de fuir à travers champs, et ses canons n'auraient pas pu le snivre (1).

A l'entrée de la nuit, je fis, comme de coutume, lander quelques obus sur différens points de la ligne ennemie, afin de l'inquiéter et de ne luilaisser aucun repos.

Le lendemain nous apprimes que l'ennemi avait abandonné toutes ses positions autour de Lierre, excepté sur la route d'Anvers, où il se tenait fortifié à la distance de 2.000 pas de la ville, avec quatre pièces de canon.

⁽¹⁾ Je dois faire observer ici, que ce fut la seule attaque que le colonel Niellon fit sans moi; et qu'il y fut battu et repoussé.

Le colonel Niellon étant convenu de faire sa jonction avec la colonne commandée par le général Mellinet, et de marcher ensemble à la poursuite de l'ennemi qui fuyait sur Anvers, il était essentiel d'abord de déloger les Hollandais de la position qu'ils occupaient près de nous: je proposai en conséquence de faire une sortie avec mille hommes et deux canons, et de tout tenter pour nous rendre maîtres de ce point, si utile à nos opérations du lendemain.

Ma proposition ayant été agréée, la colonne sortit à 2 heures de l'après midi, et arrivé à 500 pas de l'ennemi, je choisis un terrain favorable à côté d'une ferme, et j'y mis une pièce de 6 en batterie, pour protéger notre retraite au besoin; alors pendant que l'infanterie se portait sur la gauche pour prendre l'ennemi en flanc, je pris à travers champs sur la droite avec un obusier, et je masquai si bien ce mouvement, que bientôt j'eus le bonheur de parvenir à 200 pas de la barricade, dans une grange où je plaçai et masquai ma pièce en batterie chargée à mitraille, laissant la porte entr'ouverte, afin de n'être pas vu et de pouvoir agir au premier moment favorable; aussitôt nos tirailleurs commencèrent l'attaque, et dispersèrent l'ennemi à droite et à gauche; pendant ce temps je fis évacuer une étable, et ayant placé du fumier et des fagots, dans le jardin voisin, j'en sis un épaulement assez large pour couvrir une centaine d'hommes et une

pièce de canon, mais le feu de la mousquetterie ennemie devint si terrible que nous fûmes forcés d'abandonner ce travail, car les balles pleuvaient sur nous de tous côtés et nous eûmes plusieurs hommes tués sur la place. Voyant alors que la position n'était plus tenable, et qu'il fallait en finir par un coup hardi, je proposai à M. Niellon d'ordonner au 1 er bataillon du corps franc, d'attaquer en colonne serrée à la bayonnette, le flanc gauche de l'ennemi, tandis que je déboucherais avec un obusier pour soutenir l'attaque; cet ordre fut donné, et aussitôt nos braves marchèrent en avant sur l'ennemi, la bayonnette croisée; mais malheureusement lorsque la colonne n'était plus qu'à une centaine de pas de la barricade, l'ennemi déboucha d'un petit bois, et sit de là un feu de deux rangs, si bien nourri, ainsi que celui de leur artillerie qui jusqu'alors n'avait pas encore joué, que notre infanterie fut repoussée avec perte, mais le choc fut terrible. En ce moment je commençai un feu meurtrier d'obusier à mitraille; mais les artilleurs voyant que l'infanterie battait en retraite au pas de course, et que même elle commençait à se débander, se sauvèrent aussi, de sorte qu'à la fin je me trouvai seul avec mon frère et mes deux fils, abandonné de tous; à nous quatre nous continuâmes encore le service et tirâmes une vingtaine de coups de canon; mon frère faisant les fonctions de no 1, mon fils Gaspard, celui de nº 2, mon fils Herman, celui

du nº 3, et moi le nº 4; mais tout espoir étant évanoui, je montai à cheval, et le sabre au clair, je courus pour rallier mes canonniers à leur pièce et engager l'infanterie à arrêter son mouvement rétrograde; j'y parvins à la fin, mais non sans peine. Mon frère et mes deux fils avaient continué le feu pendant ce temps là, il est même à remarquer que mon aîné était devenu momentanément sourd, et que la force des explosions lui avait fait sortir le sang par une oreille. Au moyen de la continuité de ce feu, nous eûmes le temps de nous rallier et de sauver la pièce sur laquelle je ne comptais plus beaucoup. Les boulets ennemis nous chagrinaient tellement que si les artilleurs hollandais n'avaient pas tiré trop haut, nous aurions tous été tués (1).

⁽¹⁾ La conduite courageuse de mes deux jeunes fils, âgés de 16 à 17 ans, ayant été remarquée par les officiers présens à l'action et par le colonel Niellon, celui-ci s'empressa d'en faire le rapport au général en chef Nypels, qui daigna luimème les proposer au gouvernement provisoire, pour obtenir des brevets de sous-lieutenans. Le gouvernement ayant objecté la jeunesse de mes fils, le général répondit que ceux qui avaient eu le courage de continuer le service d'une pièce d'artillerie que les vieux soldats venaient d'abandonner, n'avaient pas besoin d'être âgés pour savoir commander à des braves, puisqu'ils s'étaient comportés comme l'auraient fait d'anciens militaires. Sur quoi mes fils obtinrent leurs brevets comme sous-lieutenans de l'artillerie de campagne. Je dois observer qu'ils avaient suivi les études pendant deux ans, pour entrer à l'école militaire.

Nos volontaires habitués à vaincre depuis le commencement de la campagne, eurent le malheur de se laisser intimider cette fois-ci, par une force trop supérieure; ils me compromirent par là gravement en battant trop promptement en retraite. Un boulet ayant coupé la prolonge de l'obusier et les chevaux ayant emporté mon avant-train dans la chaleur de l'action, ceci me fit tarder un instant de suivre le mouvement rétrograde que nous fîmes vers l'angle d'un chemin où j'avais mis une pièce de 6 en batterie; là, nous restâmes en observation à 1200 pas de l'ennemi. J'avais choisi un terrain convenable pour y établir nos bivouacs, des deux côtés de la route, en faisant des abattis pour barrer le pavé en cas d'attaque par la cavalerie et afin d'inquiéter l'ennemi pendant la nuit, et le forcer d'abandonner ses positions; mais vers la brune M. Niellon me fit tenir l'ordre de rentrer en ville, et après avoir envoyé encore quelques boulets aux Hollandais, je me retirai le soir par des chemins de traverse, afin de leur laisser ignorer mon mouvement rétrograde. Si le succès de cette journée ne fut pas brillant, au moins notre but était rempli, car nous avions contenu l'ennemi qui, dans la nuit même, abandonna son camp où il avait déjà passé six jours, et où il avait toujours été harcelé jour et nuite il emmena avec lui plusieurs voitures de blessés, parmi lesquels se trouvait un officier supérieur, qui avait eu une

jambe emportée par un boulet; leurs morts furent enterrés dans le camp.

Le dernier boulet que les Hollandais tirèrent à ricochet sur mes pièces, vint frapper l'avant-train de l'obusier, et passa entre les jambes des chevaux, et au même instant je vis tomber mon fils cadet qui était alors assis sur l'affut, et qui ayant vu devant lui le ricochet du boulet, eut la présence d'esprit de se jeter à terre. Ce mouvement lui sauva la vie, car il sentit le vent du boulet qui lui passait près de la tête. Le voyant tomber et me trouvant à cheval près de la pièce, je me disais : il est mort!... Mais peu après il se releva en me disant froidement que l'on avait tiré trop haut!

Parmi les officiers qui se sont le plus distingués, je ne dois pas oublier de citer le lieutenant Napoléon Lecomte, qui après la fuite de nos gens resta près de moi.

Le 24, l'ennemi ayant été chassé sur tous les points, et forcé dans toutes ses positions aux alentours de Lierre, l'orgueilleux Saxe-Weimar, battu et humilié partout où il avait osé se mesurer avec nous, repoussé enfin de toutes ses attaques sur la ville, se retira honteusement sur Berchem et Borgerhout, faubourg d'Anvers, afin de pouvoir couvrir les approches de cette forteresse et de sa citadelle, et espérant être plus heureux et avoir l'occasion de se relever même à ses propres yeux.

A neuf heures du matin, toute la colonne sortit

de la ville et se mit en marche pour opérer sa jonction avec celle du général Mellinet.

L'artillerie devait marcher entre le 1er et le 3me bataillons d'infanterie, mais à peine était-elle sortie de la ville, que la colonne fut arrêtée par l'inspecteur aux revues, Deneef, qui ne voulait pas payer la solde de nos troupes, avant d'avoir passé en revue successivement tous les hommes qui la composaient; cette opération avait déjà causé un retard de plus de deux heures, malgré que je lui fisse observer qu'une semblable mesure serait bonne à prendre dans toute autre circonstance; mais qu'il était absurde d'arrêter ainsi la marche d'une armée un jour de combat, surtout lorsque nous agissions de concert avec un autre corps d'armée pour poursuivre l'ennemi sans relâche, et nous rallier sur un point déterminé, et qu'au surplus nos soldats brûlaient du désir d'aller en avant.

Impatienté de ce retard, je fis mes observations à cet inspecteur, le priant de se retirer et de remettre son inspection à un moment plus opportun, car le soldat prêt à marcher à l'ennemi ne faisait aucun cas de ses pièces de 25 cents, surtout lorsque le succès de la journée dépendait de notre prompte jonction avec le général Mellinet.

M. Niellon étant encore dans la ville en ce moment, je me mis à la tête de la colonne, et criant aux officiers, de faire suivre le mouvement de l'artillerie, j'envoyai promener M. l'inspecteur.

Mon avis fut approuvé, et le 1er bataillon m'accompagna jusqu'à une lieue de la ville; mais là M. Niellon arrivant à cheval, me fit observer que la moitié de la colonne se trouvait à une demilieue en arrière, et m'invita de l'attendre; je lui observai, à mon tour, qu'il était dimanche, que les Anversois ayant l'habitude ces jours-là, de se promener hors de la ville, et de remplir les cabarets, il était essentiel de hâter notre marche vers les faubourgs; que les Anversois, qui déjà se battaient avec la garnison dans l'intérieur, nous offriraient un appui efficace au dehors, lorsque nous ferions des démonstrations contre la ville. Je fis néanmoins arrêter la colonne jusqu'à ce que l'arrière-garde nous eut rejoints, et alors la marche continua jusqu'à Vieux-Dieu, à l'angle des routes de Malines et de Lierre vers Anvers, où le général Mellinet nous attendait déjà depuis deux heures avec ses divisions (1).

⁽¹⁾ Mon épouse étant parvenue à sortir d'Anvers avec un enfant de 3 mois sur ses bras, pour venir me rejoindre à Lierre, fit à pied quatre lieues à travers champs pour ne pas tomber entre les mains des Hollandais, et arriva à Lierre au moment où nous en partions pour Anvers. Là je lui procurai une voiture, et pendant toute la marche, elle resta constamment à notre arrière-garde, soignant nos blessés qui ensuite étaient envoyés aux ambulances; elle ne nous quitta plus jusqu'à notre entrée triomphale à Anvers, où elle eut la satisfaction d'accompagner son époux, ses deux fils et son frère.

Notre entrevue fut des plus fraternelles, la meilleure intelligence s'établit bientôt entre nous, et les braves de Walhem, se joignant à ceux de Lierre, jurèrent d'un commun accord de sauver la patrie du joug des Hollandais.

Nous nous réunîmes alors en conseil de guerre. et notre plan d'opération ayant été arrêté, la colonne Niellon fut dirigée sur la droite formant un arc de cercle s'étendant de Bosbeek à Burgerhout; bientôt nous fûmes aux prises avec l'ennemi et notre attaque fut poussée avec vigueur; partout les Hollandais soutinrent le choc avec fermeté, mais quoique notre artillerie, postée dans une position favorable pour soutenir l'infanterie, sans trop exposer les artilleurs, fût parvenue à rompre la ligne ennemie, et à mettre le désordre dans ses rangs, nous fûmes cependant forcés, après deux heures de résistance, de nous replier tout-à-fait sur notre flanc droit qui venait d'être sérieusement menacé par la cavalerie et l'infanterie ennemies, qui étaient parvenues à s'emparer d'une position aussi solide que difficile à forcer. Ce poste était un château entouré d'eau, et revêtu tout à l'entour d'une forte haye, et couronné par des remises et une habitation. Pendant plus d'une heure l'ennemi dirigea de là une vive fusillade sur nos troupes, et paraissait vouloir nous entourer; notre infanterie n'ayant pu parvenir à l'en déloger, j'essayai quelques coups à mitraille, mais sans succès. Ne

ì

voulant pas consommer mes munitions inutilement, d'autant plus qu'elles commençaient à diminuer, je proposai au lieutenant-colonel Stevenotte et au capitaine Collos, commandans des 2º et 3º bataillons de corps francs, d'aller nous emparer du château de vive force; ces officiers me demandèrent si je voulais leur montrer le chemin, et marcher en avant : volontiers, leur dis-je, c'est ce que je voulais : et nous partîmes aussitôt; parvenus à 200 pas du château, je fis former ces braves en colonne serrée, leur commandant d'aller au pas de course, la bayonnette en avant, contre l'ennemi; mais à peine étais-je à découvert, à l'angle formé par un sentier et par l'avenue du château, qu'un feu de deux rangs bien nourri, parti du poste ennemi, produisit un moment d'hésitation; les balles pleuvant autour de nous, nos hommes se mirent ventre à terre pour échapper à une mort inévitable. Ce poste se trouvant si bien défendu, je résléchis un instant, et dis aux volontaires: « mes amis, nous sommes à moitié » chemin, continuons, » et en un instant sans tirer un seul coup de fusil, nous nous précipitâmes sur l'ennemi, qui déjà étonné de notre hardiesse, commençait à fléchir; nous fîmes un dernier effort, et infanterie et lanciers ennemis se sauvèrent à toutes jambes, abandonnant une des meilleures positions possibles, qui devint pour nous un lieu de repos; la joie de nos braves était

au comble, ils appréciaient toute l'importance de ce succès, et je leur dis comme naguère un maréchal de France: mes amis, vous avez tous mérité la croix! M. Niellon qui survint peu d'instans après, attiré par nos cris et par la fusillade, promit à ces braves de leur faire obtenir les récompenses que méritait une aussi belle conduite.

Pendant ce temps, M. Stévenotte se mit à la poursuite de l'ennemi, jusques dans le faubourg de Borsbeek, d'où nos soldats revinrent avec les marmites dans lesquelles les Hollandais avaient apprêté leurs alimens. Je m'occupai, sans tarder, à mettre ce château en état de défense, en faisant placer en position, aux angles de la terrasse, deux pièces de six, un obusier sur le pont de l'entrée, et une autre pièce de six en avant de notre position, dans le jardin du côté de l'ennemis

Cette campagne a prouvé que de jeunes soldats improvisés, conduits sagement par de bons chefs, et animés de l'amour de la patrie, valent bien les vieux soldats, même dans les occasions les plus difficiles; tout dépend de la manière de les diriger: ne connaissant pas le danger, ils sont intrépides dans les momens décisifs.

La nuit qui survint mit sin au combat, et notre colonne dispersée autour du château, la passa au bivouac. Nos soldats fatigués n'ayant pas reçu de vivres de la journée, on leur livra un bœuf, une voiture de pain et des pommes de terre; le bœuf fut fusillé, écorché, découpé et rôti à la minute; mais il manquait de sel, ce qui n'empêcha pas que le tout fût dévoré de bon appétit.

M. Niellon et moi, nous bivouaquâmes sur la terrasse du château entre nos canons; la nuit se passa tranquillement; le silence n'était interrompu de temps en temps que par les werda des Hollandais, et les cris de sentinelle prenez garde à vous, des nôtres, pour leur apprendre que les amis n'étaient pas loin.

Le 25, à la pointe du jour, nous apprîmes par nos éclaireurs que l'ennemi avait reçu du renfort pendant la nuit, et qu'un gros corps de cavalerie menaçait notre droite. Le colonel Niellon jugea à propos, pour les tenir en échec, de déployer contre eux deux compagnies d'infanterie, et je sis avancer en même temps deux pièces de six, qui prirent position dans les broussailles, à environ 300 pas de l'ennemi. Vers 10 heures, le feu commença sur toute la ligne; l'ennemi parut, pendant quelque temps, diriger principalement tous ses efforts sur notre centre, vers Berchem; car l'artillerie du général Mellinet, postée sur ce point, eût à supporter un terrible choc, et la canonnade devint épouvantable. Ce général ayant épuisé toutes ses munitions, se trouva fort embarrassé pour soutenir sa position. Avare de mes coups de canons, et ne tirant presque jamais qu'à coup sûr, j'avais naturellement conservé quelques obus de 15, et

je lui en cédai environ 50. Ce fut pour ce général une véritable bonne fortune, dans ce moment décisif: aussi m'en témoigna-t-il plus tard toute sa reconnaissance.

Repoussé par le général Mellinet, l'ennemi fit une diversion sur notre flanc droit, et sa cavalerie vint nous attaquer presque en face du château dont j'ai parlé plus haut; elle n'était plus qu'à portée de pistolet, mais le secours prompt et efficace de mon artillerie fut encore ici très-utile, car sans elle, l'ennemi reprenait le château. Le colonel Niellon, se trouvant en observation dans la tour de ce château, me fit signe de venir de suite, et heureusement ma mitraille arrêta court cette cavalerie, et par là notre infanterie eût le temps de venir à notre secours. En déployant ma batterie dans une direction déterminée, et comme je plaçais mes jalonneurs, le vent d'un boulet à ricochet me renversa et alla frapper deux chevaux de l'attelage de mon obusier. Le prompt déploiement de ma batterie sur une ligne brisée, surprit l'ennemi qui, après une vingtaine de volées à mitraille, fit volte face. Pendant tout ce temps, le feu de la mousquetterie ne cessa pas un seul instant. Repoussés de tous les côtés, les Hollandais cherchèrent leur salut dans des maisons éparses devant nous et y placèrent leur artillerie; mais j'y lançai aussitôt quelques obus, qui y mirent le feu, au point qu'avant le soir elles étaient entièrement consumées. L'ennemi ainsi délogé se retira, et dès-lors nous ne fûmes plus inquiétés sur ce point.

Notre droite étant à couvert, je plaçai mes canons sur la gauche dans les positions les plus favorables: j'ordonnai en même temps aux chefs des pièces, de ménager leurs munitions et de ne tirer qu'à de petites distances, et seulement dans les cas d'absolue nécessité. Vers quatre heures, je me rendis chez le général Mellinet pour prendre ses ordres relativement au mouvement qui devait se faire et aux positions à prendre pendant la nuit.

Les munitions manquant généralement, je fis observer au général qu'il était tout au moins imprudent de conserver notre position avancée, nos soldats commençant à manquer de cartouches; mais il insista pour rester et m'assura qu'avant la nuit nous recevrions des munitions de guerre. Je retournai à mon poste, où il s'était engagé une vive canonnade; j'y trouvai M. Niellon, qui venait d'épuiser le reste de ma poudre; comme il aimait beaucoup l'effet des obusiers, il avait fait lancer au moins trente obus sur des cavaliers éparpillés en tirailleurs, de sorte qu'il ne nous restait plus un seul coup à tirer. En ce moment, je ne pus dissimuler ma colère; je pleurais de rage, voyant qu'il ne me restait plus aucun moyen de résistance; dans mon délire furieux, j'allais brûler la cervelle au chef de pièce, mais il me calma en me disant qu'il avait dû obéir aux ordres de M. Niellon; force me fut donc d'ordonner la retraite de mes pièces, ne pouvant ainsi les exposer sans avoir une amorce à brûler.

J'observai à mes artilleurs qu'ils avaient commis une grande imprudence en consommant ainsi nos munitions d'artillerie qui devaient être réservées pour les momens décisifs, et surtout les obus, que l'on n'emploie ordinairement que quand le tir du canon n'a plus de succès; qu'une telle prodigalité de nos projectiles était une faute grave à la guerre, et même un vol fait à l'état.

L'ennemi, pressé sur ses flancs, tenta un effort déséspéré, mais fut battu sur tous les points. Le feu ayait duré de part et d'autre depuis huit heures du matin jusqu'à près de six heures du soir; nous eûmes beaucoup de morts et de blessés, mais la perte de l'ennemi dut être beaucoup plus considérable que la nôtre; car l'artillerie du général Mellinet et la mienne faisaient sur leur ligne un feu croisé des plus meurtriers. Dès ce moment la victoire ne fut plus douteuse, et nos braves passèrent tranquillement la nuit sur le champ de bataille.

Le 26, à la Diane, nous apprimes par nos éclaireurs que l'ennemi avait pendant la nuit, abandonné ses positions; en conséquence notre colonne se porta par Berchem, sur Borgerhout, tandis que le général Mellinet, avec la sienne, occupait ce premier village. Les habitans du fau-

bourg nous reçurent avec des démonstrations du plus vif enthousiasme : car Chassé avait donné l'ordre péremptoire d'abattre toutes les maisons de ce beau faubourg, qui gênait la défense d'Anvers; aussi nous regardèrent-ils comme leurs sauveurs. Lorsque toute la colonne fut réunie, je m'emparai du fort Stuyverberg, situé à 200 pas des remparts sur le glacis même de la place, et je fis prisonniers les Hollandais qui s'y trouvaient. Ce fort n'étant pas armé, j'y plaçai deux pièces avec lesquelles je tirai à gazon sur la ville; en même temps j'y fis arborer un grand drapeau tricolore pour annoncer aux Anversois, qui dans la ville étaient aux prises avec les Hollandais, que nous étions là, et les encourager à soutenir notre cause, en se rendant maîtres des portes. Dès que les canonniers Hollandais eurent aperçu nos glorieuses couleurs flottant sur le fort, ils nous envoyèrent des boulets dont plusieurs vinrent frapper le cavalier élevé au centre.

Dans l'après-midi, le général en chef Nypels, le général Mellinet, MM. Rogier et Chazal, vinrent examiner ma position, et approuvèrent particulièrement les dispositions que j'avais prises, ce fort appuyant notre position dans Borgerhout, dans le cas où l'ennemi serait venu nous y attaquer. Je le laissai armé pendant la nuit de deux pièces de six, commandées par le lieutenant Cohen et mon fils aîné; et M. Niellon y envoya la com-

pagnie du capitaine Devalk. Le 27, nous fimes notre entrée dans Anvers.

Ce fait d'armes tenant plus directement à l'histoire de toute l'armée belge qu'à notre division en particulier, j'en abandonne le récit et me contenterai de laisser parler les rapports faits aux chefs sur cette glorieuse expédition.

RAPPORTS.

A Monsieur le général MELLINET.

Rapport du 27 octobre 1830.

GÉNÉRAL,

« Après avoir tenu la nuit la position du fau-» bourg de Borgerhout à quart de portée des piè-» ces qui nous ont mitraillés hier pendant toute la » soirée, je me suis avancé sous les glacis une » heure avant la pointe du jour. J'ai entendu alors » la fusillade des bourgeois d'Anvers très près de » la porte intérieure. Pour seconder leur mouve-» ment j'ai fait avancer quatre tambours avec moi » pour battre la générale, et à ma grande surprise » les pièces ne tirèrent pas. Jugeant donc que » l'ennemi, effrayé de se trouver entre deux feux. » avait abandonné ces positions avancées, j'or-» donnai à toute la colonne qui était sous les » armes, de s'avancer dans l'intérieur des forti-» fications. En un instant les premières palissades » furent franchies; la première porte enfoncée; le » pont-levis abaissé. Parvenus au dernier pont, » nous avons été accueillis par la fusillade d'une » division : alors le commandant de l'artillerie » Kessels s'est emparé de suite des pièces aban-» données dans la demi-lune et les a retournées » vers les remparts, où sa mitraille fit le meilleur » effet : puis s'unissant à moi, nous sommes par-» venus à pénétrer par la dernière porte, et nous » sommes entrés en ville au pas de course, malgré » les balles qui nous arrivaient des rues aboutis-» sant aux remparts. L'artillerie prise continua » alors son feu au dehors, tandis que nos batail-» lons faisaient feu au coin des rues, des maisons » dans lesquelles ils s'étaient logés de suite pour » mieux dominer les remparts. L'ennemi se trou-» vaitalors derrière la maison du général Chassé » d'où l'artillerie, que M. Kessels avait fait arri-» ver au grand trot dans la ville, les a délogés » avec la mitraille.

» Il s'en suivit bientôt une déroute complète » dans la division, qui nous a laissé près de deux » cents prisonniers; elle n'a pu se rallier qu'à la » porte de Malines, où elle a soutenu encore notre » feu pendant quelque temps, mais bientôt elle » s'est repliée sur la citadelle. Notre premier soin » fut d'arriver à la porte de Malines où la conte-» nance du corps d'armée commandé spéciale-» ment par M. le général Mellinet, soutenait puis-» samment notre mouvement. C'est après cette » opération, et lorsque les soldats eurent levé la » crosse en l'air pour se rendre, que l'on est venu » après coup, nous offrir les clefs des portes, par » lesquelles nous venions de pénétrer.

» Cette circonstance a donné le temps à l'ennemi » de rentrer dans la citadelle, car pendant que » nous parlementions de bonne foi, il gagnait les » glacis, il était déjà trop tard pour le poursuivre » lorsque nous nous en aperçûmes. Cependant » M. Kessels emmena vivement une pièce de six » qui tira encore deux coups; c'est dans ce mo-» ment que nous nous apercûmes que le pavillon » blanc flottait sur la citadelle. Notre feu cessa » bientôt et j'envoyai en parlementaire M. Kes-» sels accompagné d'un autre officier pour savoir » à quoi s'en tenir. M. Kessels a été reçu par le » prince Saxe-Weimar, et il a eu pour réponse du » général Chassé, qu'il avait traité avec des auto-» rités civiles, que nous ne connaissions pas. Très-» étonné d'une pareille nouvelle, je me suis em-» pressé de vous en rendre compte, mon général. » Notre perte dans cette affaire a été peu consi-» dérable, mais j'ai à regretter le lieutenant Aimar, » mon ami, qui a reçu le premier coup de feu à » notre entrée, etc.

» Signé, NIELLON. »

A la suite de ce rapport le général MELLINET ajoute :

« Entrés dans Anvers au bruit des acclamations » du peuple, rien ne nous annonçait qu'une jour-» née si heureusement et si glorieusrment com-» mencée, se terminerait par la plus épouvantable » catastrophe.

» Nous prenions nos dispositions pour nous » établir convenablement dans la place, lorsque, » tout-à-coup, les batteries de l'ennemi ont » grondé et fait pleuvoir sur Anvers, pendant » plusieurs heures, un orage de bombes, d'obus, » de mitraille, de boulets et de pièces incendiaires » qui ont menacé la ville et ses citoyens d'une en-» tière destruction. Ce désastre ne peut être attri-» bué qu'à la malveillance, ou à la trabison. Il » est de notoriété publique que quelques coups » de fusil tirés par des hommes ivres et sans aveu, » sont les seules causes qui ont décidé le comman-» dant de la citadelle à incendier la ville. M. Devis » demeurant à côté de l'arsenal, a certifié que la » veille, l'ennemi avait arrimé des tonneaux de » goudron. Tous ces faits seront attestés par les » consuls et les divers agens des puissances étran» gères, qui n'ont pu contenir leur indignation à » la vue de ces horreurs; et, en effet, opposer à » quelques balles sans but, comme sans impor- » tance, tout ce que l'artillerie a de plus meur- » trier, est une conduite inouie dans l'histoire » politique et militaire.

» La douane, l'arsenal, et les quartiers adjacens » sont entièrement incendiés et tombent en rui-» nes. Dans les parties de la ville les plus éloi-» gnées, les boulets ont atteint un grand nombre » d'édifices. (On calcule 2500 bombes, sans comp-» ter les obus et les boulets qui sillonnèrent la ville.)

» Le nommé Auger, ancien militaire français, » commandant le 1^{er} régiment franc, à la tête de » plusieurs des siens, s'est élancé une hache à la » main vers l'arsenal et y a fait 55 prisonniers.

» Le commandant d'artillerie Kessels m'ayant » proposé d'aller enlever tout le matériel qui se » trouvait à l'arsenal, ce projet a été exécuté la » nuit au milieu des flammes. Cet officier, près de » moi, malgré le feu de l'ennemi, dont les balles » arrivaient jusqu'à nous, a effectué avec trente » hommes cette expédition aussi périlleuse qu'im-» portante pour les intérêts de la chose publique, » il a retiré du milieu de l'incendie quarante cais-» sons, plusieurs affûts, et une forge de campa-» gne, ayant une valeur de soixante mille francs.

» Pendant notre entrée triomphale dans An-» vers, des citoyens notables traitaient avec l'en» nemi. Une suspension d'armes était déjà arrê-» tée : les principaux chefs de l'armée belge réunis » à l'hôtel-de-ville, conjointement avec plusieurs » membres de la régence, ont adopté un projet » de capitulation dicté par moi, et dont voici la » teneur :

» Au Général commandant la Citadelle.

» La séparation de la Belgique et de la Hollande
» est une proposition adoptée par le roi de Hol» lande lui-même; dans ce moment la citadelle
» représente donc la puissance ennemie.

» Les droits politiques de chacun sont par cette » raison incontestables, ils sont basés sur des inté-» rêts réciproques. Il n'est pas moins vrai que le » droit des vainqueurs doit être respecté; ce droit » est de tous les temps et surtout dans cette cir-» constance où la nation belge vient de reconqué-» rir son indépendance.

» Les citoyens armés ont partout satisfait à la » foi des traités, ils sont entrés de vive force dans » les murs d'Anvers avec cette garantie. Cette ar-» mée de citoyens belges pourrait réclamer contre » la non exécution de la capitulation de Malines » et de Lierre, par laquelle il était stipulé que la » garnison ne sortirait que pour rentrer dans ses » foyers; et cependant elle a repris les armes et se » trouve en ce moment opposée à nous, dans l'ar-» senal, rue du Couvent. Les citoyens soldats sti» pulant pour la patrie ne peuvent abuser des » droits que leur donne la victoire. L'armée belge » constamment victorieuse, et qui est entrée dans » Anvers avec l'aide de ses braves habitans, pro-» pose donc les conditions suivantes:

» 1º L'évacuation de la citadelle et de l'arsenal
» rue du Couvent, par les troupes hollandaises
» qui occupent l'un et l'autre.

» 2º Tout le matériel existant dans la citadelle,
» dans l'arsenal et autres endroits de la ville, res» tera où il se trouve; ce n'est qu'une faible com» pensation de tout ce qui a déjà été enlevé.

» 3º Les navires de guerre en rade devant la
» ville sont aussi incontestablement une propriété
» nationale.

» 4º Les officiers conserveront leurs épées, mais » les soldats laisseront leurs armes sur les glacis de » la citadelle, et les troupes hollandaises ne sorti-» ront que par cent hommes, et par la porte de » secours; ou, mieux encore, ils pourront s'em-» harquer sur des navires frétés aux frais du gou-» vernement provisoire, et cela, dans l'espace de » deux jours, en datant du jour de l'acceptation » de la présente capitulation.

» 5º Les présentes propositions devront être ac » ceptées à quatre heures après midi; ou seront
 » considérées comme non avenues.

» Au Quartier - Général d'Anvers, le » 27 octobre 1830, à midi. » Et ont signé avec nous les chefs commandant » les forces nationales, et le délégué du gouverne-» ment provisoire.

» Le général-commandant, Signé Mellinet. » Le lieutenant-colonel, Niellon.

» Le délégué du gouvernement provisoire, » F. Van der Herrewege,

» Le commandant de l'artillerie mobile, » Chey. Kessels. »

« Cette capitulation n'a point été acceptée. » Le 28, une convention a été conclue entre les » chefs de l'armée citoyenne, et le général-com-» mandant la citadelle, avec l'approbation du gé-» néral Nypels, commandant en chef des troupes » Belges, et du commissaire délégué du gouver-» nement provisoire, M. Rogier.

» Une tranquillité apparente a régné pendant » toute la journée; mais des agitateurs répandus » en grand nombre dans toute la ville, n'ont cessé » de travailler et d'effrayer les esprits. Une inquié-» tude vague tourmentait toutes les classes de la » population. La désertion de beaucoup d'habitans » qui se portaient hors de la ville, aurait pu jeter » l'alarme dans les campagnes et empêcher les ap-» provisionnemens. Plusieurs officiers, malgré » leur lassitude, ont bien voulu parcourir avec » moi les faubourgs les plus passagers extra mu-» ros, afin de rassurer les esprits. » Le 29, le général en chef a fait afficher la pro-» clamation suivante, qui a produit le meilleur » effet sur l'opinion publique et l'armée.

AU QUARTIER-GÉNÉRAL D'ANVERS, Le 29 octobre 1830. ORDRE DE L'ARMÉE.

BRAVES CAMARADES!

- « Tous vos efforts sont couronnés d'un entier » succès. En peu de jours vous avez fait ce qu'au-» cune armée n'aurait osé entreprendre. Nous » sommes maîtres d'Anvers; l'armée ennemie » est entièrement dispersée; sa cavalerie fuit en » désordre vers les frontières de la Hollande.
- » Une suspension d'armes est arrêtée avec le
 » gouverneur de la citadelle, et des négociations
 » sont ouvertes pour sa reddition.
- » Officiers et soldats, recevez l'expression de » ma vive satisfaction; j'ai versé mon sang sur » plus d'un champ de bataille, jamais je n'ai vu » combattre avec tant de courage.
- » Camarades, pendant les jours de repos que .
 » vous allez prendre, vous observerez une bonne
 » discipline; à nos ennemis seuls, vous laisserez la
 » honte des excès et du désordre.
 - » Le Général de Brigade Commandant » en chef les troupes Belges, » Signé, NYPELS. »

Retirée dans la citadelle d'Anvers, l'armée hollandaise se signala par la dévastation et l'incendie. Un bombardement de 7 heures détruisit tant de riches propriétés, et nommément l'entrepôt du commerce, qui renfermait en marchandises des valeurs immenses: cet événement a frappé, indigné l'Europe entière. Je crois de mon devoir de faire connaître les circonstances qui précédèrent et accompagnèrent ce désastre. La véritable cause en est dans les combinaisons perfides du gouvernement hollandais.

La malveillance, la calomnie ont cherché à ternir la gloire de notre armée, à flétrir le caractère militaire belge: elles nous ont imputé la provocation des événemens. Commandant de l'artillerie de la 1^{re} colonne mobile Niellon, je fus à même de connaître les détails; je dois rectifier, avec exactitude, les faits relatifs à notre entrée dans la ville, faits qu'on a aussi cherché à dénaturer.

Arrivé devant Anvers, le 27 octobre, je poursuivis l'ennemi jusques dans ses derniers retranchemens. Après une vive fusillade entre l'infanterie Niellon et les ennemis, je me rendis maître de la batterie placée sur la lunette extérieure des fortifications. Je profitai de ce double avantage, et tournai la batterie contre les soldats hollandais, qui, sur les remparts intérieurs, disputaient le poste aux braves Anversois. A l'aide de la mitraille, je leur fis abandonner ce poste important. Le colonel

Niellon avec son infanterie les poursuivit à la bayonnette.

L'ennemi forcé à la retraite, j'entrai aussitôt par la porte de Borgerhout avec deux pièces de canon. Je les dirigeai par l'intérieur de la ville vers la porte de Malines, point vivement disputé entre les Anversois et les Hollandais. En même temps, le lieutenant Cohen et mes deux fils conduisaient deux autres pièces le long du rempart, pour prendre l'ennemi à revers.

J'ordonnai immédiatement le feu de mes pièces, et remarquai que, dans sa retraite, l'ennemi fuyait derrière la maison autrefois occupée par le général Chassé.

Diriger mes deux canons contre cette maison, commander le feu, me rendre maître de ce point et faire plusieurs prisonniers, ce fut l'affaire d'un instant.

Il ne restait plus à vaincre qu'une faible troupe, qui se dirigeait vers la hauteur du rempart, abandonnant la porte de Malines. Poursuivis par nos braves, les Hollandais étaient consternés. En approchant du rempart, je remarquai que plusieurs d'entre eux mettaient la crosse du fusil en l'air: je supposai qu'ils voulaient se rendre. Je m'approchai donc du major Voet qui les commandait, et lui déclarai que lui et les siens étaient mes prisonniers. Cet officier parvint à s'échapper; mais la troupe du colonel Niellon désarma un

grand nombre d'ennemis, et entre autres quatre officiers.

Ainsi fut accomplie la conquête d'Anvers. Les combinaisons du général Nypels, qui la veille était venu reconnaître les positions de l'ennemi, de concert avec MM. Mellinet et Niellon, furent couronnées d'un entier succès.

Cette gloire est due au courage et à l'intrépidité de nos braves. Battus depuis Bruxelles, les Hollandais s'étaient retirés dans la citadelle : j'y vis flotter un drapeau blanc. Ce signal de paix, que nous n'avions point provoqué, engagea le colonel Niellon à m'y envoyer en parlementaire. Je fus reçu par le général Chassé et le prince de Saxe-Weimar; j'appris avec étonnement qu'ils avaient conclu une suspension d'armes avec une autorité civile d'Anvers. Je leur fis observer que la ville ayant été prise par la force des armes, c'était avec l'autorité militaire seule et non avec le civil qu'ils pouvaient traiter.

Je retournai au quartier-général rendre compte de ma mission. Il y fut convenu avec le général Mellinet qu'une capitulation serait proposée au général Chassé pour la reddition de la citadelle. Il était midi. Porteur du projet de cette capitulation, je convins avec l'officier commandant des avant-postes de la citadelle, que j'irais prendre la réponse à quatre heures, et qu'entre-temps les hostilités cesseraient de part et d'autre.

A trois heures, j'entendis avec surprise une forte fusillade : elle était engagée dans la rue du Couvent, vis-à-vis l'arsenal, entre les Hollandais qui l'occupaient encore et les bourgeois d'Anvers. Je me rendis à l'instant sur les lieux, un mouchoir blanc au bout de mon sabre. Par d'énergiques représentations, je parvins à faire comprendre aux bourgeois que ma parole étant engagée, ils devaient cesser le feu jusqu'à quatre heures : je fus obéi. Mais les Hollandais, à qui je m'adressai alors, n'écoutèrent point ces représentations. Ils continuèrent le feu par les fenêtres de l'arsenal et par des trous pratiqués dans le mur, avec une telle vivacité qu'ils blessèrent grièvement M. Limauge, mon chirurgien-major, qui recut un biscayen à la jambe, et deux canonniers de la pièce que j'avais fait avancer : un autre fut tué un instant après.

La trève était donc violée. Je compris que l'hésitation devenait impossible et que le sang de tant de braves demandait vengeance. Je sis avancer une pièce de 6 contre la porte de l'arsenal, que je parvins à enfoncer après une forte résistance. Un officier d'infanterie, nommé Auger, sit prisonnier tous les Hollandais qui s'y trouvaient. Depuis trois heures et demie l'artillerie de la citadelle et celle de l'escadre tonnaient sans relâche. A six heures, leur seu était devenu de plus en plus incendiaire et continuait ses ravages. Je reçus du général Mellinet l'ordre de saire cesser ce double seu, en éta-

blissant une batterie pour la faire jouer contre les bâtimens de guerre en rade. Je m'aperçus bientôt que tout effort était inutile, et pris la résolution de faire cesser mon feu, dans l'espoir que l'ennemi en ferait autant. Cet espoir fut déçu. Les forcenés continuèrent à ravager et incendier la ville. Ces dévastations et le carnage pouvaient af-fliger mon cœur; elles ne ralentirent pas mon courage. Avec 25 hommes de bonne volonté, je m'élançai au milieu des slammes de l'entrepôt et de l'arsenal; nous réussîmes, en dépit d'une pluie de balles, à sauver 40 caissons, 2 affûts et une forge de campagne.

Cependant trop d'importance s'attachait à connaître la cause de la rupture de l'armistice, pour qu'il ne fût pas de l'intérêt des Belges de voir ordonner une enquête à cet égard. Dans mon rapport, du 31 octobre, à M. le général commandant, j'insistai vivement à la demander, convaincu que j'étais que les Hollandais, et non les Anversois, avaient violé la trève.

Cette enquête eut lieu par ordre du général Nypels: elle a prouvé à l'évidence que le bombardement était dans l'intention du général Chassé. Elle a prouvé que déjà la veille, il méditait de se venger d'Anvers par le feu et par les bombes. Il y est constaté que les officiers hollandais avaient fait adosser à l'arsenal des tonneaux de goudron et quantité d'autres matières inflammables; il y est

établi que Chassé avait donné les ordres les plus menaçans, celui d'abattre et d'incendier le faubourg de Borgerhout, le jour même de notre entrée à Anvers. La prétendue capitulation faite avec M. Vanherreweghe n'était donc qu'un piége tendu à notre bonne foi, une ruse pour gagner du temps. Sans notre arrivée, Chassé aurait demandé des renforts; et peut-être Anvers serait encore, comme Maestricht, occupé par les Hollandais, et écrasé sous un fardeau insupportable.

Il est constant que sans les combats à l'intérieur, livrés par les patriotes Anversois, notre armée aurait dû rester dans le faubourg. Il est également constant que, sans nos troupes, les Anversois auraient dû renoncer à leur entreprise, écrasés par des forces supérieurs et les renforts qui ne se seraient pas faits attendre. L'opiniâtreté de Guillaume, si bien servie par son féal Chassé, le démontre assez clairement. L'honneur de la reddition d'Anvers revient donc également et aux braves Anversois et à l'armée nationale.

Des ennemis ou des malveillans m'ont reproché d'être cause du bombardement; ils m'accusent de l'avoir provoqué en enfonçant à coups de canon les portes de l'arsenal. Ce reproche est une calomnie, à laquelle son absurdité même ne permet pas de croire. La vérité établie par l'enquête détruit la calomnie. — Eh quoi! j'aurais exposé aux horreurs du bombardement et d'un incendie inévi-

tables, et la ville et ses habitans? J'aurais dévoué avec eux à la mort, et ma femme et mes enfans qui habitaient Anvers! Ne se souvient-on pas que j'exposai mes propres jours, en me transportant à cheval, un mouchoir blanc à la pointe de mon sabre, au milieu de la fusillade continuelle près de l'arsenal? N'ai-je pas harangué les deux partis pour faire cesser le feu? Ne leur ai-je pas, à cet effet, fait connaître ma parole, donnée comme parlementaire, de retourner à 4 heures prendre à la citadelle la réponse de Chassé au projet de capitulation? -- Mais ma voix ne fut point écoutée par l'ennemi. Le sang de nos braves coulait par la perfidie; je dus obéir. Je suivis l'ordre donné par le général Mellinet, de faire avancer l'artillerie pour faire taire l'infanterie hollandaise qui ne cessait de tirer sur nos troupes.

Si le général Chassé n'avait pas projeté le bombardement, autait-il toléré le feu de mousqueterie de l'arsenal, tandis que je donnais l'ordre précis de faire cesser le nôtre?

Anversois, soyez-en bien convaincus, ce n'est pas l'escarmouche de la rue du Couvent qui a causé la destruction d'une partie de votre ville. Elle n'est due qu'à l'esprit vindicatif du général Chassé, dont le caractère vous est bien connu. — Qu'on ne propage donc plus, qu'on rougisse d'avoir répandu le bruit calomnieux que c'est moi qui ai donné lieu au bombardement!

Qu'il me soit permis de l'ajouter. Peut-être suisje cause que la ville d'Anvers n'a pas été totalement réduite en cendres. Vers le soir, j'avais reçu du général Mellinet l'ordre de commencer à tirer à boulets rouges, si l'ennemi ne cessait son feu. Un gril fut même mis à ma disposition près le fort Saint-Laurent, où déjà j'avais pris position et d'où je canonnais l'escadre.

Cet ordre me parût imprudent, et je ne pus me résoudre à l'exécuter. Je fis même cesser le feu, dans l'espoir que l'ennemi en eût fait autant. Je rendis compte de ma conduite au général Nypels età M. Rogier. Je leur fis observer que si j'avais dû commencer à tirer ainsi, la citadelle et l'escadre, mieux approvisionnées d'ailleurs, auraient infailliblement répondu de même : qu'alors la ville aurait couru les plus grands dangers; et qu'en outre l'explosion d'un seul vaisseau pouvait occasionner à la ville des maux terribles. Mon opinion fut partagée par ces MM.; et je provoquai un ordre, qui le lendemain mit à couvert ma responsabilité envers le général Mellinet. A l'appui de ce fait, j'ose invoquer le témoignage du général Nypels et du colonel Rogier.

Que les Anversois veuillent réfléchir au sort de leurs propriétés. L'éclat des bombes et des obus a fait un tort, grand sans doute, mais léger en comparaison des ravages épouvantables d'un bombardement à boulets rouges; ravages que j'ai eu le bonheur de prévenir, en n'exécutant pas les ordres qui m'étaient donnés. — Ma conduite, en cette circonstance, est-elle donc si blamâble? Et n'aurais-je pas, au contraire, mérité quelques éloges, par une résistance qui a sauvé cette importante cité?

Si la canonnade de notre artillerie n'a pu faire cesser le feu de l'escadre placée dans l'Escaut, elle a au moins pu imposer à ces incendiaires, puisque le journal de La Haye, du 8 novembre 1830, annonce : « D'après les rapports recus au départe-» ment de la marine, du capitaine J. E. Lewe » van Aduard, commandant la flotte navale de-» vant Anvers, et qui a pris une part si active » au bombardement de cette ville, le 27 octobre, » le nombre de tués est de 17, et de blessés 36. » Parmi les tués on compte les lieutenans de la » 2° classe, L. G. Maas et J. Kleinkhamer, des » corvettes Proserpine et Komeet. La frégate » Euridice a eu dans ce combat peu d'avaries; » mais les corvettes susnommées, ainsi que les ca-» nonnières, en ont éprouvé d'assez notables. Il a » plu à S. M. de remettre à la disposition du gé-» néral Chassé 32 décorations militaires de Guil-» laume, comme une marque de satisfaction pour » les services rendus à la patrie, lors du bombarde-» ment d'Anvers, pour être distribuées aux officiers » qui se sont le plus distingués dans cette hono-» rable affaire. Chassé lui-même a été décoré par

(-105)

» S. M., pour ses services rendus à la patrie, de la » grand'croix militaire. »

C'est ainsi que le roi de Hollande décore des incendiaires qui, sans nul danger, ont commandé et dirigé le bombardement, bien abrités derrière les remparts de la citadelle! Quelle gloire!!! quel mérite!!!

Voici mon rapport adressé aux membres du gouvernement provisoire, resté jusqu'aujourd'hui sans aucun résultat:

« Anvers, 2 novembre 1830.

» Messieurs,

- » Par suite de mon rapport fait au général en » chef, le 31 octobre, je reviens sur la circon-» stance relative à l'incendie de l'arsenal et à la » prise de 40 caissons, deux affûts et une forge de » campagne.
- » Ce matériel se trouvant au pouvoir de l'en-» nemi, a été sauvé à travers le feu le plus dévas-» tateur et au milieu d'une pluie de balles qui nous » étaient lancées par les forcenés hollandais.
- » MM. les officiers Auger, Boulanger, Fasseur » et Windelinckx, accompagnés d'une vingtaine » de braves que je commandais, s'élancèrent avec

» moi dans le feu. Le courage et l'intrépidité dont » ils ont fait preuve dans cette fatale circon-» stance sont au-dessus de tout éloge : ils ont enfin » excité l'admiration des généraux Mellinet et Niel-» lon qui s'y trouvèrent présens pendant quelques » instans. Au milieu du danger le plus grand, je » leur promis la récompense de leur dévoûment, et » ce serait manquer à mon devoir, si je ne remplis-» sais une tâche aussi honorable; je les recommande » donc spécialement à la bienveillance du gou-» vernement provisoire, et tant en considération » de la valeur du matériel sauvé, qui peut s'élever » à soixante mille francs, que pour celle de l'usage » de l'armée. Je prends la liberté de proposer, en » connaissance de M. Rogier et du général en » chef Nypels, que l'on accorde telle gratification » à ces braves soldats qu'ils pourraient avoir mé-» ritée pour leur bravoure et la perte qu'ils ont » faite de leurs vêtemens brûlés.

» Quant aux officiers, j'abandonne à la sagesse » du gouvernement de récompenser leur dévoû-» ment selon qu'ils le méritent.

> » Le major commandant l'artillerie de » la 1^{re} colonne mobile,

> > » Signé, Kessels. »

Le lendemain, 28 octobre, un conseil de guerre

et de défense fut nommé, présidé par le général en chef Nypels, et dont firent parti:

MM. Mellinet, général de brigade.

Vandersmissen, géneral commandant la province.

Nypels, colonel chef d'état major. L'Olivier, commandant de la place. Niellon, lieutenant colonel. Kessels, commandant de l'artillerie.

MM. Chazal, Du Bois fils, et un autre habitant d'Anvers furent chargés de se rendre à la citadelle pour proposer au général Chassé de l'évacuer. Cette première démarche n'eut pour résultat que de faire indiquer l'heure à laquelle une seconde démarche pouvait être faite pour recevoir la réponse de Chassé qui ne s'était pas montré, et avait chargé Saxe-Weimar de recevoir les envoyés.

Ces propositions étaient :

1º Le gouvernement provisoire demande que le général Chassé évacue la citadelle, dans trois jours;

2º Le général et son armée pourront se retirer avec armes et bagages;

3° Le gouvernement provisoire se charge de procurer au général tous les transports nécessaires à son départ et à celui de son armée.

(108)

4º Jusqu'à l'exécution des clauses ci-dessus, les hostilités cesseront de part et d'autre

Pour copie conforme, Signé, Chazal.

Le général Chassé répondit à ces propositions par les suivantes :

- 1º Le lieutenant général baron Chassé, ne rend pas la citadelle sans un ordre du roi, son auguste maître;
- 2º Pour le bien de la ville, il accepte une suspension d'armes, sous les conditions suivantes :
 - a. Qu'on cesse tous les travaux de défense;
- b. Qu'aucun homme armé n'arrive sur l'esplanade et aux environs de la citadelle;
- c. Qu'on n'exerce aucune hostilité contre l'escadre de S. M., stationnée dans l'Escaut;
- d. Qu'on rende le magasin de vivres pillé hier à Tivoli malgré l'armistice, qui a empêché le lieutenant général baron Chassé d'ordonner une sortie contre les pillards.

Le lieutenant général, Signé, Baron Chasse.

Notre conseil de guerre posa les bases sur lesquelles on pourrait traiter avec Chassé, les pourparlers continuèrent, et enfin furent échangées les clauses ci-après: Le gouvernement provisoire autorise M. Filix Chalal à traiter avec le général, commandant la citadelle d'Anvers, sur les bases préalablement posées, après avoir reçu et donné les explications suivantes:

Réponse du lieutenant-général Baron Chassa.

1º En consentant à susp endre les travaux d'attaque, à la condition bien expresse que la citadelle s'abstiendra de son côté des travaux du même genre, et que les choses demeureront dans le statu quo. Accordé.

2º Déterminer ce qu'on entend par les environs de la citadelle, et fixer la distance.

De la porte de Malines, passant la rue de la Pie, rue du Pied nu, rue St.-Roch, rue de la Cuiller et tout l'arsenal; à l'extérieur de la ville, une distance de trois cents mètres, à partir du pied des glacis, y compris ceux des deux lunettes.

3º L'escadre hollandaise telle qu'elle est dans ce moment devant Anvers sera respectée.

Le lieutenant-général ne pouvant répondre que S. M. le roi des Pays-Bas n'envoie quelques autres bâtimens de guerre, demande qu'ils soient compris dans l'escadre. 4º Quant à la restitution des vivres pillés, le pillage ayant eu lieu à l'insu du gouvernement et non par les troupes, et lui ayant été plus préjudiciable qu'utile, il ne peut en prendre la responsabilité.

Le pillage ayant eu lieu par les troupes, pendant l'armistice, la justice exige que les articles pillés soient rendus.

5º Le général fixera le délai dans lequel il fera connaître les ordres de son souverain. Le général ne pouvant ré pondre du jour où la réponse de S. M. arrivera, ne saurait répondre à cet article.

Ce délai ne pourra excéder cinq jours, à partir de la date de la présente, de manière qu'il fixera le 2 novembre à midi.

6° La reprise des hostilités devra être annoncée de part et d'autre, douze heures à

l'avance.

Accordé.

Signe, F. CHAZAL.

Pour copie conforme, Signé, Chasse, Lieutenant-général.

Sur ces réponses du général Chassé, notre conseil de guerre arrêta les articles d'une suspension d'armes, qui fut envoyée au délégué du gouvernement provisoire; cette convention que je n'ai pas sous les yeux, fut portée à M. Chassé qui l'accepta, sauf qu'il demanda trois bœufs, une barique ou deux de genièvre et autant de riz, pour indemnité du prétendu pillage du magasin de Tivoli; le conseil ne fut pas d'avis de consentir à cette demande quelque peu importante qu'elle fût; le général Nypels s'y opposa même formellement, néanmoins cette clause fut par la suite exécutée.

Ici il est à propos de parler de la situation de l'armée Belge entrée à Anvers, forte au plus de 3000 hommes. Les volontaires accourus de tous les côtés, les détachemens formés à Bruxelles et qui tous avaient reçu l'ordre de se rendre à Anvers, portèrent bientôt le chiffre de l'armée à 8000 hommes, divisée en corps, ayant 64 dénominations différentes. Malheureusement tous les bras n'étaient pas armés et le nombre total présentait à peine la moitié des combattans. Malgré ce grand nombre d'hommes, malgré les désordres occasionés par le bombardement, aucun fait ne peut être reproché aux volontaires; leur conduite, leur obéissance étaient admirables, et au bout de peu de jours tout était en ordre et le service fait comme si la garnison était occupée par des régimens bien disciplinés.

Le 5, à midi, était le terme de la convention, le conseil s'assembla au palais, en présence de M. Ch. Rogier, membre du gouvernement provisoire; les avis furent long-temps partagés, s'il convenait ou non de continuer la suspension d'armes; le manque absolu de grosse artillerie, d'artilleurs, d'officiers du génie, en un mot, de tout ce qui est indispensable pour faire un siége en règle, mais plus encore la considération que Chassé pouvait réduire Anvers en cendres, les représentations des habitans, du commerce et des consuls étrangers, furent les motifs qui prévalurent.

Pendant que le conseil était encore réuni, on vint annoncer que le commandant de la flotte venait d'arriver en parlementaire; M. Rogier et le colonel Nypels le reçurent et eurent avec lui des explications par suite desquelles la navigation fut autorisée pour les petits bâtimens qui devaient remonter l'Escaut, et la suspension d'armes fut continuée : ce qui jusqu'à ce jour nous a été très-nuisible, puisque l'ennemi l'a violée en tous ses points, au préjudice du territoire belge; car sans ce malheureux armistice, qui ne fut accepté par nous que par considération pour la ville et le port d'Anvers, notre armée victorieuse aurait continué sa marche, et sans nul doute l'intégrité du territoire belge serait depuis long-temps assurée.

La ligne des forteresses hollandaises ne se trouvait nullement alors en état de défense, et les habitans du Brabant septentrional et du Limbourg aspiraient après notre arrivée.

L'armée belge fut organisée en trois brigades, la 1^{re} sous les ordres de M. le lieutenant-colonel Niellon, nommé général, formée des troupes qui faisaient précédemment partie de la colonne sous ses ordres; la 2° brigade commandée par le général Mellinet, formée des corps qui étaient entrés avec lui à Anvers; la 3° brigade composée de tous les détachemens qui ne faisaient pas partie des deux premières resta provisoirement sous les ordres du commandant de la province.

Des bataillons et des compagnies furent formés dans les brigades, qui présentèrent bientôt cet ensemble indispensable aux troupes pour combattre avec succès et marcher sans désordre.

Cette organisation fait honneur au colonel Nypels, chef d'état-major, qui a su la faire exécuter et faire comprendre aux officiers et aux volontaires son utilité.

Les deux premières brigades étaient désignées pour suivre l'ennemi et le refouler au-delà de nos frontières: la 3º était destinée à la garde de la forteresse.

L'artillerie que je commandais était désignée pour être attachée à la 2º brigade; mais le 7 novembre celle-ci quitta Anvers, ainsi que la 1º brigade; je reçus l'ordre de rester dans la place, que mon départ aurait laissée sans une seule pièce de campagne.

7 novembre. — Nous venons de rendre les derniers devoirs au brave Frédéric De Mérode (1);

⁽¹⁾ Voyez Journal d'Anvers, des 8 et 9 novembre 1830.

mort pour la liberté et l'indépendance nationale, il laisse le plus bel exemple à suivre. En lui l'éclat du patriotisme désintéressé et du mérite modeste rehaussa le lustre d'une haute naissance. Modèle des volontaires, qu'enflammait son courage, il se sacrifia à la patrie et tomba au champ d'honneur.

Ombre magnanime, nous jurâmes de te venger. Inspire-nous tes vertus civiques. Et si le sort des armes doit achever la conquête de notre indépendance, que, remplis de ton souvenir, tous les guerriers Belges, abjurant leurs dissentimens devant l'autel de la liberté, meurent ou triomphent, au nom glorieux du comte Frédéric De Mérode!

Vers la fin de novembre, je fus envoyé avec ma batterie à la frontière et attaché à la 3° brigade qui se trouvait alors cantonnée aux environs de Westwezel, commandée par le colonel Fonson. Mais réclamé par le général Niellon avec qui j'avais fait la campagne et avec qui j'ai repoussé l'ennemi dans toutes ses positions, je reçus ordre du général en chef de me rendre de nouveau avec mon artillerie à la 1º brigade, cantonnée aux environs de Turnhout, et avec laquelle j'ai fait la campagne d'hiver jusqu'à la fatale époque de mon arrestation. Les services que la brigade Niellon a rendus à la patrie dès le commencement de la campagne sont trop connus pour que j'en parle davantage dans mon journal.

Il est incontestable que le choc que soutint le

23 septembre une poignée de patriotes contre l'armée hollandaise, qui pénétrait dans Bruxelles avec des masses formidables par cinq portes à la fois, ainsi que la défense, que sans aucune espèce de probabilité, ils soutinrent en défendant pied à pied le terrain dans l'intérieur de la ville, eût été fatal à plusieurs d'entre nous, trop connus pour avoir pu se confondre dans la foule, si le sort avait trahi n oscourageux efforts. C'est un fait constant que les hommes qui organisèrent la résistance dans les premiers momens, étaient généralement des hommes du peuple au milieu desquels on voyait isolément et de loin en loin quelques patriotes qui les guidaient de leurs conseils et de leur exemple. Ici, je le demande à tous les hommes impartiaux, quel cût été notre sort si les Hollandais cussent obtenu le dessus? une mort inévitable. Les échafauds eussent été dressés et nous les aurions rougis d'un sang qui ne devait être répandu que sur le champ de bataille.

Mais parmi ce peuple et le petit nombre d'hommes qui se dévouaient pour le salut commun et qui payaient de leur personne en s'exposant les premiers à la mitraille hollandaise, on ne vit point les membres de la commission de sûreté publique, dont la jactance et la suffisance faisaient assez présager que hors du cercle de l'intrigue et des petites passions on ne les retrouverait plus. Déjà les membres les plus influens de cette commission avaient fui de Bruxelles dès le 20 septembre, c'est-à-dire trois jours avant la présence de l'armée devant la ville. Le 21 et 22 septembre, l'hôtel-de-ville de Bruxelles, lieu d'assemblée de cette commission ne présentait plus que les fauteuils vacans de ces héros de la veille.

Le sang de tant de braves et de l'innocence n'aurait pas inondé Bruxelles; les édifices, les monumens n'eussent pas subi ce ravage, si la commission de sûreté, au lieu de fuir, s'était occupée de mettre en état de défense les approches de la ville: elle aurait, dans ce dessein, formé de larges coupures et des abattis, placé convenablement des chevaux de frise, fortifié les portes et désigné les points principaux où chaque division patriote aurait dû se rendre à l'arrivée de l'armée hollandaise. Elle l'eût ainsi arrêtée; de chaque maison donnant sur ces points de défense, on eût vomí la mort dans les rangs ennemis; et probablement Frédéric, voyant ces dispositions, eût dû renoncer à pénétrer en ville,

Une fatale incurie nous a coûté de grandes pertes; mais l'issue de nos opérations pendant les combats des quatre jours en a été d'autant plus glorieuse. Malgré nos faibles moyens, nous avons battu et refoulé une armée qui, maîtresse du haut de la ville a dû néanmoins, à la honte de ses généraux, se retirer pour éviter une entière destruction. J'avais proposé un plan fort simple à la com-

mission, mais dans sa haute sagesse, elle ne le jugea pas convenable; elle crut probablement défendre notre cité à coup de plumes.

Mes mesures de défense prises, à Lierre, y ont contenu une armée de 7000 hommes pourvue d'artillerie à proportion, et qui pendant plusieurs jours, nous menaçait d'un assaut. Cette armée subit l'affront d'être repoussée avec perte, par environ 900 patriotes, n'ayant que quatre pièces de campagne et deux pièces de montagne pour toute défense.

Un seul des membres de cette fameuse commission qui ne montra de l'activité que lorsqu'elle fuyait, fut fidèle au mandat qu'il avait accepté; le brave et loyal général d'Hoogvorst, semblait, par sa présence, faire ressortir avec plus de force encore la lâcheté de ceux qui l'avaient abandonné; on le rencontrait isolé même de son ci-devant nombreux état-major(1). Sa résignation, l'attente

⁽¹⁾ Que d'individus à pouvoir citer qui se donnaient la mission d'aller chercher les Borains, et qui en fuyant rendirent leurs chevaux fourbus; on en a vu se faire raser les moustaches afin de n'être pas reconnus. Ces faits bien avérés n'ont pas empêché qu'ils ne s'emparassent, à leur retour de Lille ou de' Valenciennes, des premiers emplois; et se métamorphosèrent en ministres, administrateurs et inspecteurs-généraux, etc., etc. Il en fut de même pour le militaire, et nous vimes également transformer des sous-officiers en officiers supérieurs, et des lieutenans et capitaines en officiers généraux. Certes, si ces faveurs avaient été le

du sort qui lui était réservé si l'ennemi avait eu le dessus, la perte pour sa famille de son immense fortune, qui eût été, sans aucun doute, confisquée pour indemniser le trésor hollandais de ses frais, étaient des motifs plus que suffisans pour intéresser généralement et faire admirer son noble dévoûment. Mais si ce brave et généreux citoyen était livré en quelque sorte à lui-même, il trouva dans ces momens critiques un digne auxiliaire dans M. Engelspach-Larivière, doué tout à-la-fois de cette activité et de cette énergie, devant laquelle cédaient les plus récalcitrans, et dont les mesures furent toujours aussi décisives qu'opportunes. Patriotes, dignes de ce nom auquel les hommes de septembre reconnaîtront toujours les immenses services qu'ils rendirent à la cause de la révolution. Si deux ou trois autres peuvent encore être cités pour leur conduite politique pendant les journées de septembre, on doit dire avec peine qu'ils sont aujourd'hui bien déchus dans l'opinion des patriotes, parce qu'après s'être donné de grosses

prix de leur conduite politique ou la récompense de hauts faits militaires, aucune voix ne s'éleverait contre de semblables distinctions, mais c'est que justement ces faveurs furent le résultat de l'intrigue; les favorisés n'ayant quitté Lille et Valenciennes que lorsqu'un résultat glorieux pour le nom belge, leur eut démontré qu'ils pouvaient reparaître à Bruxelles sans danger pour leurs augustes personnes.

épaulettes et avoir escompté leur patriotisme contre une indemnité au moment même où le trésor national était vide, ils méconnurent, si toutefois ils ne nuisirent pas à ceux même dont ils auraient dû prendre chaudement la défense, car l'histoire constatora que les volontaires dans les quatre journées, contribuèrent puissamment à délivrer la Belgique du joug hollandais. Aujourd'hui tous les hommes du lendemain et du surlendemain protestent de leur dévoûment à la patrie et se disent plus ardens patriotes que ceux même qui ont chassé nos oppresseurs au prix de leur sang! Et grâce à quelques dupes, ils parviennent à se faire une réputation d'emprunt, de patriotisme et de dévoûment. Il n'entre pas dans mes intentions de signaler ni de spécifier toutes les injustices commises dans les nominations. Je me borne à citer un fait qui m'est personnel.

Je suis le premier officier d'artillerie belge qui se soit présenté pour entrer en fonctions et qui ait fait la campagne; je ne parle pas de l'artillerie bourgeoise dont les canonniers sont tous devenus officiers après les quatre journées; lorsque l'ennemi fut chassé de Bruxelles, je me suis empressé de communiquer tous mes anciens brevets au gouvernement provisoire. Ils constatent que j'ai êté successivement sous-lieutenant, lieutenant et cápitaine d'artillerie, en ce dernier grade à l'armée de la Nouvelle Grenade pour l'indépendance de

l'Amérique méridionale, sous les ordres du général Devereux, après avoir été élève de l'école militaire. Reprenant ainsi les armes, après quelques années de repos et lorsque ma patrie l'ordonnait.

Ma conduite comme militaire ayant été citée dans les rapports et les bulletins de l'armée, était certainement connue au gouvernement provisoire. Eh bien! le croira-t-on, je n'ai pu obtenir mon brevet de major, par conséquent un seul grade d'avancement, qu'après avoir lancé mon dernier boulet dans les rangs ennemis, et seulement à la suite de tous les officiers nouvellement nommés et revenus de la Hollande, et lorsque M. Niellon était déjà depuis quelque temps nommé général. Je serais aujourd'hui à la queue du contrôle, si ma conduite en campagne ne m'avait assuré la jouissance des avantages prescrits par les arrêtés des 10 octobre et 10 décembre. Exempt d'ambition, ne m'étant pas présenté une seule fois au gouvernement provisoire, et ne lui ayant jamais adressé aucune réclamation; ce n'est que du fond de ma prison, n'ayant plus de coups de canon à tirer, que j'ai eu tout le loisir de récapituler les vicissitudes d'une révolution, et les injustices qu'elle entraîne à sa suite, même pour ceux qui la servent avec le plus d'abandon; et alors je me suis demandé, pourquoi le gouvernement a-t-il été si ingrat à mon égard et si généreux envers M. Niellon et autres? Je ne suis ni jaloux ni envieux de

cet officier général, car il existe entre nous une confraternité d'armes; c'est ensemble et par nos opérations combinées que nous avons chassé partout l'ennemi et que nous avons partagé les mêmes triomphes; si nous avons obtenu des succès dans cette campagne, on peut en attribuer une bonne part à l'artillerie que je commandais. Il est constant qu'avec des volontaires non-disciplinés, on n'attaque pas selon les lois de la stratégie des forces supérieures; cependant ces volontaires sont braves et intrépides, et dans une guerre de partisans, ils sont admirables en tirailleurs. Dans toutes les affaires sérieuses que nous eûmes avec l'ennemi, je me suis souvent laisssé emporter par une impétuosité dont je ne suis pas maître : que de fois mon artillerie était pour ainsi dire en tirailleur! Eh bien, c'est cet exemple qui animait le courage de nos jeunes soldats; ma conduite a été appréciée par eux tous et même par l'ennemi. Mes faits d'armes au Parc, à Duffel, à Lierre, à Berchem et à Anvers sont là pour témoigner de mon dévoûment à la cause de l'indépendance; n'ai-je pas de même exposé mes deux fils et mon frère? Aujourd'hui on paraît avoir oublié ce noble dévoûment de toute une famille, car les hommes du lendemain ou de la veille, qui ont obtenu des faveurs auxquelles ils n'auraient jamais dû prétendre et qu'ils n'ont dues qu'à la révolution, affectent généralement de mépriser les combattans de la grande semaine qui

(124)

ont scellé de leur sang notre régénération politique.

L'opinion publique, dont le jugement ne doit jamais être méprisé, commence à élever la voix en faveur des hommes de septembre. Elle se demande quel intérêt peut avoir le gouvernement à faire poursuivre avec tant d'acharnement des soldats patriotes qui n'ont pas eu besoin de figurer 16 ans sur le budget de dépenses de l'état pour défendre les libertés publiques et se battre victorieusement, et qui n'attendirent point que le succès vint légitimer l'admirable lutte de l'indépendance contre le despotisme, pour se rallier sous le drapeau national. Au moment où peut-être les armées vont se trouver en présence, il importe que le gouvernement évite de décourager, par des mesures mesquines et tracassières, les hommes qui, les premiers, donnèrent à la révolution une impulsion telle que l'histoire politique des nations en offre peu d'exemples.

La pièce ci-après, no 1, présentée au congrès national, fera connaître au public les motifs de mon arrestation: on pourra juger par elle, si je suis coupable et si jamais j'ai démenti les principes de patriotisme, manifestés par des actions pendant le cours de la révolution. Dans tous les combats contre l'ennemi, j'ai eu le bonheur de me distinguer par des faits d'armes peu ordinaires. — Père de 7 enfans, j'ai quitté ma famille aux jours du danger,

et couru prendre place parmi ceux qui bravèrent et la mitraille hollandaise, et une vengeance implacable si nons avions été vaineus. Un excès de franchise, qui ne me permet pas de seindre, est peut-être la cause de mes maux; je lui dois aujourd'hui, 20 mai, déjà 108 jours, une torture morale difficile à supporter. Ma conscience me rassure, et ma conduite est plutôt digne d'éloges. Je le répète : je voudrais que mon bras se fût desséché, le jour où je pris les armes, si j'avais pu croire que la révolution pût faire le malheur de la patrie que j'idolâtre. Cette révolution a été faite non au profit de l'étranger, mais pour rendre la Belgique indépendante et libre, avec un souverain quelconque de son choix. Avec notre constitution, un homme de paille même suffirait, si nos institutions sont garanties.

Voilà les sentimens que j'ai exprimés, défendus: mes expressions ont été dénaturées par des hommes, que je me réserve de qualifier après l'issue de mon procès. Déjà un de mes dénonciateurs, officier d'artillerie, est arrêté et poursuivi comme rebelle à ses supérieurs: nommé officier sur ma proposition, tenant de moi ses épaulettes, il ne m'a payé que par l'ingratitude.

La pièce n° 2, fait voir combien ma conduite militaire cause en Hollande de persécutions à ma famille : là, presque tous les journaux me menacent d'une vengeance terrible si je tombe aux mains de nos ennemis: ils se rappellent bien les effets de mon artillerie.

J'en appelle à tout homme de bon sens. Trahirais-je ma patrie, pour me livrer aux bourreaux hollandais?

Non, Kessels n'a rien fait qui blesse l'honneur ou la dignité du soldat citoyen. Et la haute cour militaire, en qui j'ai pleine confiance, prononcera, j'ose le prédire, mon innocence avec satisfaction.

La seule faveur que je sollicite de mes juges, c'est une décision prompte et sévère sur les faits qui m'ont valu d'être, pendant 108 jours, arraché du sein de ma famille et du poste d'honneur.

La pièce n° 3 fera connaître au lecteur quel était pour moi l'attachement de mes artilleurs. Sous mes ordres, mais sous moi seulement, ils se seraient volontairement engagés pour une campagne, où l'utilité de leurs services ne peut manquer d'être appréciée.

L'arrêt qui interviendra, et une biographie des héros de Lille et de Valenciennes, termineront mon journal. Déja plusieurs pièces me sont parvenues, notamment sur les voyages des accapareurs denos premiers emplois.

PIÈCE Nº 1.

A Messieurs les membres du Congrès National de la Belgique. — Présenté le 21 février 1831.

Messieurs!

Le soussigné a l'honneur d'exposer au congrès national qu'il se trouve arrêté à la prison militaire, sous mandat d'arrêt, pour les faits suivans:

Le 27 janvier dernier, je me trouvais dans les cantonnemens à Molle, lorsqu'on vint nous annoncer que le congrès national avait été dissous par le peuple de Bruxelles, et le gouvernement provisoire renversé.

Ge bruit avait été mis en circulation par un officier des chasseurs Niellon (M. Poisket) arrivant d'Anvers. Cette nouvelle était en outre accréditée par un billet écrit de la main du bourgmestre de Baelen (M. Van Mierde) adressé au curé (M. C. Bols) de cette même commune, chez lequel je dînais ce jour-là avec le corps d'officiers.

Le lendemain, je me rendis à Anvers pour affaires de service. Je rencontrai a café des amis qui s'empressèrent de me demander des nouvelles de la frontière. Je leur répétai le bruit que l'on y faisait circuler. On m'assura que toutes ces nouvelles étaient fausses.

Mais, ajoute-t-on, une nouvelle qui paraît certaine et qui doit nous affliger bien plus encore, c'est que les puissances étrangères ont décidé le démembrement de la Belgique et son partage entre la Prusse, l'Angleterre et la France. En me disant cela, on me présenta à lire le Journal d'Anvers qui contenait un extrait du Globe lequel extrait annonçait réellement comme une affaire conclue et arrêtée entre les puissances de démembrer la Belgique.

A cette lecture, je me sentis saisi d'une indignation telle que devait l'éprouver, dans ce moment, tout homme ami de son pays, et je n'hésitai pas à soutenir que la révolution de septembre n'avait nullement été faite au profit de l'étranger, mais bien pour chasser nos oppresseurs et rester Belges, libres et indépendans, avec un souverain quelconque.

Je déclarai que dans le cas où la Belgique devrait être démembrée par les puissances étrangères qu'alors le prince d'Orange plutôt pourrait nous offrir une Plancue de Salut. Ajoutant que tous ceux qui se sont montrés aux jours du danger, les courageux défenseurs de la liberté doivent être de mon avis; et que je croyais qu'une grande partie des officiers de la jeune armée partageait mon opinion à cet égard.

Voilà ce qui s'est passé, voilà ce que j'ai dit et pourquoi j'ai été invité de me rendre aux arrêts. Je me suis constitué volontairement prisonnier, fort de ma conscience et des preuves de patriotisme que j'ai données et qui, je l'espère, ne sont point équivoques. Ce que j'ai dit à Anvers, je suis prêt à le répéter à la face de la Belgique et de l'Europe entière, s'il le faut....!

Si pour les faits ci-dessus je puis être considéré et poursuivi comme conspirateur, je demande comment l'autorité doit se conduire à l'égard de M. De Potter et de ses affiliés qui, dans des clubs publics, excitent chaque jour hautement au renversement du gouvernement monarchique decrété par le congrès national? Je demande si les hommes des quatre journées, au nombre desquels je suis fier de me compter, n'auront fondé la liberté de tous que pour se voir ravir la leur, et si pour prix de leur sang et de leur courage, la patrie reconnaissante ne doit leur accorder qu'un cachot et des fers, tandis que des hommes du lendemain, après avoir recueilli les fruits de notre victoire, jouissent paisiblement de tous les bienfaits de la révolution (1)?

Agréez, etc.

Le major commandant de l'artillerie mobile,

Signé, H. Kessels,

CHEVALUER DE LA LÉGION D'HONNEUR, né à Bruxelles, le 2 mai 1794.

⁽¹⁾ Un autre chef d'accusation a été joint à celui-ci : il est au-dessous de moi de le repousser ici. L'instruction et

PIÈCE Nº 2.

Aménités hollandaises.

Les détails suivans nous sont transmis de Westwezel:

Parmi les vexations qu'exercent journellement les Hollandais, cachés derrière leurs fortset retranchemens, je ne puis m'empêcher de faire connaître la conduite basse et indigne de leurs hautes autorités militaires envers toutes les personnes qui, de quelque manière que ce soit, sont alliées aux chefs des patriotes qui dès le commencement de notre restauration ont tant contribué à chasser nos oppresseurs. Les noms de Daine et de Kessels se trouvent dans tous les numéros de la gazette de Bréda et toujours accompagnés d'imprécations impossibles de rendre en notre langue.

Il y a environ huit jours, on a fait jeter, dans les prisons de la citadelle à Bois-le-Duc, M. J. Baesten, oncle maternel du major Kessels, homme d'un âge fort avancé et accusé gracieusement d'avoir conspiré contre le gouvernement hollandais.

le jugement de la haute cour militaire feront connaître au public jusqu'à quel point il est fondé et avec quelle légèreté nos puissans du lendemain disposent de la liberté individuelle.

M. Buesten est d'Anvers et habite Bois-le-Duc. Mme Mugge, seeur du major Kessels, voulut rentrer dans le Brabant septentrional, rejoindre son mari qui est de Bois-le-Duc, et y demeure; elle était pourvue d'un excellent passeport. En arrivant à Bréda, elle fut immédiatement conduite sous escorte devant le général van Geen; elle fut reçue par ce héros (Belge de naissance) d'une manière brutale; il la menaça de la jeter en prison et de la traiter avec toute la rigueur imaginable, le tout parcequ'elle était sœur d'un brigand, suivant son expression. Madame Muggo fut gardée à vue dans son auberge. A onze heures du soir, on vint la chercher pour être interrogée par le général hollandais Wildeman; de la elle fut reconduite devant le célèbre général van Geon qui lui fit une foule de menaces et les demandes suivantes:

« Où votre frère le brigand se trouve-t-il avec » ses deux fils? combien de pièces a-t-il avec lui? » comment est-il ordinairement habillé? porte-t-il » des épaulettes? » Sur ces demandes et d'autres de même nature, elle répondit qu'elle n'était point comptable des actions de son frère et qu'elle ne pouvait ainsi donner aucun renseignement.

Le général van Geen lui repartit que son frère était un coquin, un traître qui portait les armes contre sa patrie.

Madame Mugge démentit qu'il fût hollandais,

en disant qu'il était né à Bruxelles et major d'artillerie au service de la Belgique et ses deux fils lieutenans au même service. Il lui répondit en hollandais, Dat ligje god Vous mentez, oui... il est Hollandais, et je parie ma tête. Madame Mugge lui répartit : « Général ma tête vaut » la vôtre, et je gage la mienne qu'il est Belge. » M. van Geen lui dit qu'il s'en informerait et » que le brigand de Kessels devait prendre garde n de tomber entre leurs mains, et qu'elle ma-» dame Mugge, au lieu de pouvoir aller rejoin-» dre son mari et ses enfans, allait être recon-» duite jusqu'à une demi lieue hors des portes » de la ville; qu'elle pouvait retourner d'où elle » venait; ce qui fut fait, et elle revint avant-hier » à Turnhout. »

Leur esprit de vengeance va si loin que dans les journaux ils menacent de faire périr sur l'échafaud le général Daine, le major Kessels et autres. Voyez le journal de Brédadu 15 décembre, n° 169, ci-dessous.

« Le baron de Stassart fait connaître dans une » proclamation qu'il adresse à ses concitoyens de » Namur, qu'on forme dans ce moment un régi-» ment de lanciers, en les appelant à s'y engager » volontairement.

» Parmi vos chefs, dit-il, vous trouverez des » braves de Wagram, de la Moskowa, qui vous » conduiront à la victoire, si la défense de la pa-

» trie l'exige. La devise qu'ils ont prise, honneur » et patrie, vous est un sûr garant du succès de » vos entreprises. » Ainsi parle notre ex-préfet. Seulement il aurait dû y ajouter « que le soleil » d'Austerlitz luirait un jour pour eux » et la pièce serait parfaite. Mais malheureusement ce mot honneur dans la devise, gâte toute l'affaire; parce que, imaginez-vous, chers lecteurs, que les braves Daine, Kessels et autres chefs de cette sorte ont aussi pris cette devise. Par conséquent les lanciers Namurois doivent se former une idée assez drôle de l'honneur, et s'ils servent sous les ordres de chefs pleins d'honneur tels que les susnommés, et les suivent fidèlement, ils peuvent être assurés de parcourir sans déviation une carrière qui tôt ou tard les conduira à finir sur un échafaud leurs glorieuses actions.

PIÈCE Nº 3.

Bruxelles, le 21 mars 1831.

A Monsieur le baron Surlet de Chokier, régent de la Belgique.

Monsieur le Régent,

C'est au fond de ma prison qu'un détachement d'environ 20 artilleurs, dernier débris de la compagnie d'artillerie mobile que j'ai en l'honneur de conduire à la victoire, s'est présenté hier aprèsmidi chez moi. Il venait m'offrir et déposer entre mes mains le glorieux drapeau qui fut témoin de nos succès pendant la campagne victorieuse, depuis le 28 septembre dernier jusqu'à la prise d'Anvers, et pour réclamer en même temps mon intervention auprès de vous, M. le régent, contre les actes injustes commis à leur égard.

Immédiatement après que je me sus constitué aux arrêts par les ordres du général en chef, la compagnie sorte de 103 hommes, tous anciens canoniers, sut, par ordre du ministère de la guerre, disloquée. Ces canons, qui les premiers sortirent de Bruxelles, au secours de Louvain, qui prirent une part active à tous nos triomphes, et qui illustrèrent nos glorieux travaux, surent contre tous les usages de la guerre et pour insulter aux artilleurs, transportés par l'infanterie à Anvers, et la compagnie sut dirigée sur Tournai. Cet affront a non-seulement blessé l'amour-propre des artilleurs, mais indigné la brigade, qui, dans mille occasions, avait trouvé un appui formidable en nous et nos canons.

On n'adopte une telle mesure qu'à l'égard des traîtres; il est sans exemple qu'on l'ait jamais employée envers des braves qui payèrent si noblement leur dette à la patrie!!!

A qui doit-on le succès de nos armes, si oe n'est

aux volontaires qui, au premier tri de liberté, accourus de tous les points du pays, ont prouvé qu'il ne fallait pas avoir figuré sur les budgets des dépenses de l'état et dans des garnisons pendant seize ans pour se battre victorieusement?

Je suis soldat et je l'étais il y a 22 ans : j'di passé par tous les grades, après avoir quitté l'école militaire jusqu'à celui de capitaine inclusivement. J'ai repris les armes après quelques années de repos et lorsque ma patrie l'ordonnait. Je sais obéir; mais je vous donne ma parole d'honneuv que si j'avais été à la tête de ma compagnie, cet ordre déshonorant pour mes soldats et mes officiers n'eût été exécuté qu'à mon grand regret; j'aurais voulu déposer ces armes avec honneur à l'endroit indiqué, quitte à devoir me justifier ensuite. J'espère que ce langage franc d'un militaire ne vous déplaira pas, M. le Régent, car c'est celui d'un soldat qui a versé son sang pour notre indépendance, et qui, avant, pendant et après les quatre journées, a bravé la mitraille ennemie. Ma conduite d'ailleurs est connue à cet égard.

Ces artilleurs étant arrivés à Tournai, on a exigé d'eux qu'ils consentissent à contracter un nouvel engagement pour plusieurs années; plusieurs d'entre eux sont mariés, ont des enfans et ont quitté leur état pour courir volontairement à la défense de la patrie en danger. Ils s'étaient engagés à moi pour toute la durée de la campagne, dans l'espoir que, d'après les belles promesses qu'on fit alors aux volontaires, ils auraient à la fin de cette campagne, obtenu une récompense nationale, qui certes leur est due. Ne pouvant, comme soldats, tomber avec leurs familles à la charge de l'État, ils ont dû refuser de s'engager définitivement, et ont déclaré que, pour l'amour de la patrie, ils voulaient servir jusqu'à la paix, mais sous mes ordres.

Ces braves, dont des cicatrices attestent le dévoûment, ont été renvoyés de Tournai, sans secours et même sans indemnité de route, au point que le dénuement en a forcé plusieurs de vendre leurs effets ou leurs armes (à eux appartenant) pour ne pas périr de misère en chemin. Figurez-vous, M. le régent, ces militaires rendus au sein de leurs familles; ils diront leurs faits d'armes, mais ils diront aussi quelle en fut la récompense, et l'inflexible histoire jugera.

Quelques-uns d'entre eux ont, par des actions d'éclat, mérité l'étoile d'honneur que la patrie a promis de décerner aux braves combattans; et je profiterai de la première occasion favorable pour vous en faire un rapport spécial; mais en attendant je vous prie, M. le régent, de leur faire l'honneur d'accepter d'eux le dépôt qu'ils font entre vos mains, du drapeau témoin de leur courage; drapeau qui a été déployé avec honneur au champ du combat devant la ligne de l'ennemi: il est

percé de coups de balles, mais il est sans tache, et sa place doit être ailleurs qu'en prison (1).

Le major d'artillerie, chevalier de la légion-d'honneur.

Signé, Kessels.

Le général en chef des forces actives de la province du Brabant méridional,

Atteste que Monsieur H. Kessels, ex-capitaine d'artillerie, a été chargé par moi de divers commandemens d'une exécution plus ou moins périlleuse; notamment de la batterie sur la Place Royale, le 25 septembre au matin jusqu'au 26 après midi vers 4 heures; qu'alors il a combattu en brave et avec intrépidité sous mes yeux à la tête d'une colonne qui s'est introduite au Parc pendant le feu de l'ennemi, auquel il a pris deux caissons chargés de boulets incendiaires à travers une grêle de balles qui lui furent tirées de diverses directions, et dont plusieurs l'atteignirent même à travers le collet de son habit,

⁽¹⁾ M. le régent reçut, avec sa bienveillance accoutumée, cette députation des artilleurs. Il ordonna que le drapeau fût déposé au ministère de la guerre. En effet, ce glorieux témoin de nos triomphes y est placé dans la salle d'audience; et chacun en le voyant peut se dire; « que sont » devenus les braves canonniers, compagnons du major Kes-» sels? »

ayant, par sa hardiesse dans cetté expédition, imposé à l'ennemi, mais perdu plusieurs hommes.

Rentrant une seconde fois au Parc avec quelques volontaires, il y demeura pendant environ une heure et demie et n'en sortit que lorsqu'il eut été complètement abandonné, et après avoir usé sa dernière cartouche.

Ce fait d'armes bien avéré a été vu par tous les officiers présens à l'état-major au quartier-général situé au coin de la Montagne du Parc.

Le général en chef recommande en conséquence ce brave militaire à la bienveillance du gouvernement provisoire, en exprimant le désir de le voir figurer convenablement dans les cadres de l'artillerie.

Bruxelles, 28 septembre 1830.

Signé, Juan Van Halen.

Je déclare avec plaisir que j'ai été témoin de la conduite courageuse qu'a continuellement déployée M. Kessels.

Signé, Le comte Vanderneeren.

Je déclare que les faits ci-dessus se sont passés sous mes yeux.

Le gouverneur des palais. Signé, PALNAUN.

Nous déclarons avoir été également témoins de l'intrépidité et du courage de M. Kessels.

Signé, Général Mellinet; Trumper, vicomte De Culhat, Aerts et Nique, tous officiers attachés à l'état-major, Le 26 septembre 1830.